

L'ÉPREUVE
DE LA
JEUNESSE
DANS UN
QUARTIER
POPULAIRE
DE
CENTRE - VILLE

PAR LE CENTRE SOCIAL BONNEFOI - RÉALISÉ PAR LIVIA GILLET

L'ÉPREUVE DE LA JEUNESSE DANS UN QUARTIER POPULAIRE DE CENTRE-VILLE

Étude sociologique des jeunes âgés de 12 à 30 ans
dans le quartier Moncey-Voltaire à Lyon

Par le Centre Social Bonnefoi – Réalisé par Livia Gillet – Décembre
2023

Ce diagnostic n'aurait pu être réalisé sans la confiance que les enquêtés ont accordée au Centre Social Bonnefoi, à l'équipe salariée et aux administrateurs qui le composent. C'est à eux que reviennent mes premiers mots. Le temps qu'ils ont accordé avec respect et patience, sans toujours comprendre l'objectif de mes questions, leurs encouragements, leur présence et leur curiosité sont précieux.

Ils sont le quartier, la ville et le monde d'aujourd'hui et demain.

Ces pages leurs sont dédiées.

SOMMAIRE

LEXIQUE

5

01

INTRODUCTION AU DIAGNOSTIC

Un quartier stigmatisé	8
Géographie et urbanisme	8
Sociologie du quartier	11
Stigmate	15
Des jeunesses multiples	17
Jeunesse au pluriel	17
Portrait quantitatif	18

MÉTHODOLOGIE

Le choix de la recherche-action	23
Une identification parfois compliquée	24
Entrer sur un terrain sensible	26
Méthodes qualitatives multiples	29
L'animation participative	29
Participation observante	30
Entretiens semi-directifs	31
Les enquêtes	32

02

03

ANALYSE

Sortir de l'enfance dans un quartier stigmatisé de centre-ville	40
La fierté de la Guillotière	40
Expression de la masculinité en quartier populaire	47
Expression de la féminité en quartier populaire	52
Être confronté à l'Autre dans un quartier stigmatisé de centre-ville	62
Une décohabitation complexe	62
En rupture avec les décohabités	69

PRÉCONISATIONS

Reconnaître le stigmate en se (re)connaissant	76
Connaître son quartier, sa ville	76
Sociologiser son identité	77
Déjouer le jeu scolaire	77
Un Centre pour grandir	79
Ouvrir des portes	79
Aider à l'impulsion	79

04

BIBLIOGRAPHIE

81

LEXIQUE

BDH : Bandeuse D'Hommes. Acronyme servant d'insulte envers des femmes ayant un comportement jugé trop proche des hommes et dévalorisant envers les autres femmes. L'utilisation est similaire à l'insulte "pute".

CSB : Centre Social Bonnefoi

CSP : Catégories Socio-Professionnelles

Pelo : mot lyonnais signifiant "garçon" ou permettant d'interpeller quelqu'un.

Place du Pont : Ancien nom de la place Gabriel Péri et ses alentours. Ce nom est toujours utilisé pour désigner la place Péri. Acronyme utilisé : PDP

Rouiller : s'ennuyer, s'asseoir ou se balader sans but précis.

Sonac : Mot péjoratif, insulte, pour désigner les immigrés parlant mal français, vivant de divers trafics, et stationnant sur la place Gabriel Péri. Sonac désignait à l'origine les habitants, ouvriers immigrés, des foyers Sonacotra, à la fin des années 50. Synonyme : blédard.

Le masculin générique est utilisé tout au long de ce diagnostic. Il n'a pas pour objectif d'invisibiliser les femmes, mais de faciliter la lecture de ce rapport.

partie 1 **INTRODUCTION AU DIAGNOSTIC**

L'étude des jeunes du quartier Moncey-Voltaire s'inscrit dans une volonté du Centre Social Bonnefoi de connaître le public jeunesse de son territoire.

Depuis l'ouverture de ses locaux en 2006, le Centre Social Bonnefoi a mis en place des activités et projets à destination des habitants du quartier enfants (accueil de loisir, périscolaires, accompagnement à la scolarité), à destination de publics précaires (Pôle d'accès au droit), à destination des familles (sorties familles, ateliers parentalités, ...) et à destination des usagers du quartier de manière générale (Hors les murs, événements sur les places du quartier, Festival des passants, ...). Depuis 2006, le Centre Social n'a pas proposé d'activité spécialement pour le public jeune du quartier.

A mon arrivée au CSB, l'équipe salariée me présente cet historique en m'annonçant qu'ils "*voient*" les jeunes, il "*y en a*", que "*certaines se retrouvent dans les activités que l'on propose sans que ça leur soit destiné*".

Ainsi, les membres du CA décident de s'interroger sur qui sont ces jeunes qui composent le quartier, quelles sont leurs activités, où vont-ils, quels sont les goûts et leurs dégoûts.

Il s'agit tout d'abord de revenir sur deux notions fondamentales et centrales dans ce constat de base : d'une part, **qu'est-ce que le quartier, et notamment le quartier dans lequel le Centre Social Bonnefoi se trouve, et d'autre part qu'est-ce que la jeunesse ?**

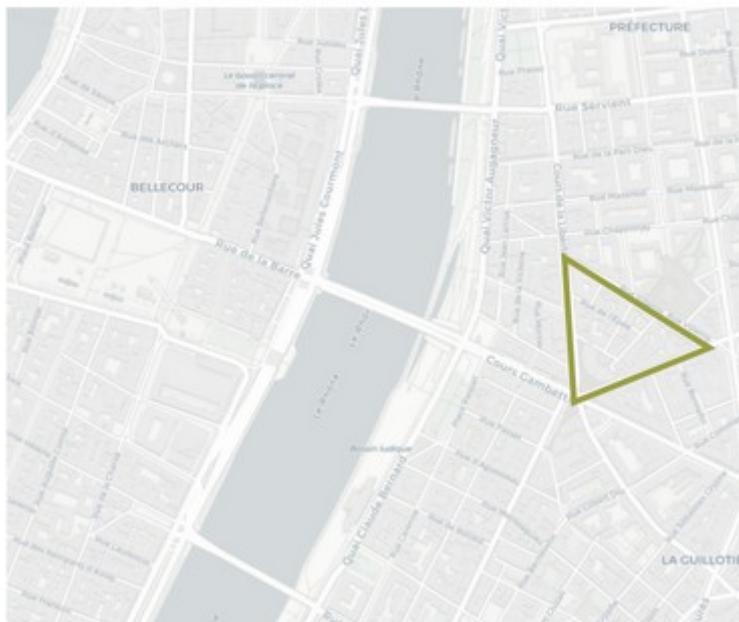
1.1 - Un quartier stigmatisé

Je décris dans cette partie la manière dont est construit le quartier Moncey-Voltaire, et les habitants le compose. Je reviens dès lors sur la notion de quartier en sociologie. Enfin, je présente la notion de stigmaté qui dépeint la façon dont le quartier est identifié par l'extérieur.

1.1.1 - Géographie et urbanisme

Le CSB a été créé historiquement par les habitants du triangle Moncey, à l'extrême ouest du 3ème arrondissement de Lyon. Le triangle Moncey est un triangle équilatéral formé par le Cours de la Liberté à l'Ouest, la rue Villeroy au Nord et la rue Paul Bert à l'Est. Il se situe donc à proximité immédiate du Pont de la Guillotière permettant de relier le 3ème et 7ème arrondissement à la Presqu'Île de Lyon, et notamment à la place Bellecour.

Carte du triangle Moncey



La notion de quartier n'a pas les mêmes limites géographiques et définitions en fonction de l'usage qui veut en être fait. En effet, les sociologues, les géographes et les politistes ne décriront pas un quartier de la même manière car chacun suit des

logiques et enjeux propres. **Le quartier “représente une construction où s’articulent débats scientifiques et enjeux opérationnels”¹.**

En sciences sociales et particulièrement en sociologie, le quartier peut être un objet d’étude en soi, sans que la notion de quartier soit conceptualisée. Le quartier est à la fois “une portion de ville”, “un espace de proximité”, “un milieu de vie” dont la description et les limites sont variables d’un enquêté à un autre².

Ainsi, le triangle Moncey s’insère lui-même dans le quartier communément appelé “La Guillotière”. Ce quartier était jusqu’en 1852 une commune indépendante de la ville de Lyon et s’étendait alors sur un territoire bien plus vaste que le quartier actuel, puisqu’il comprenait les actuels arrondissements 3e, 6e, 7e et 8e. La mairie se trouvait sur la “Place du Pont” (actuelle Place Gabriel Péri).

Cette commune s’était développée pendant le Moyen-Âge, le pont reliant la Guillotière à Lyon étant alors un des deux seuls ponts traversant le Rhône et donnant alors à ce faubourg **une identité de “porte d’entrée” Est de Lyon**, de “poste frontalier” entre le Dauphiné et le Lyonnais.

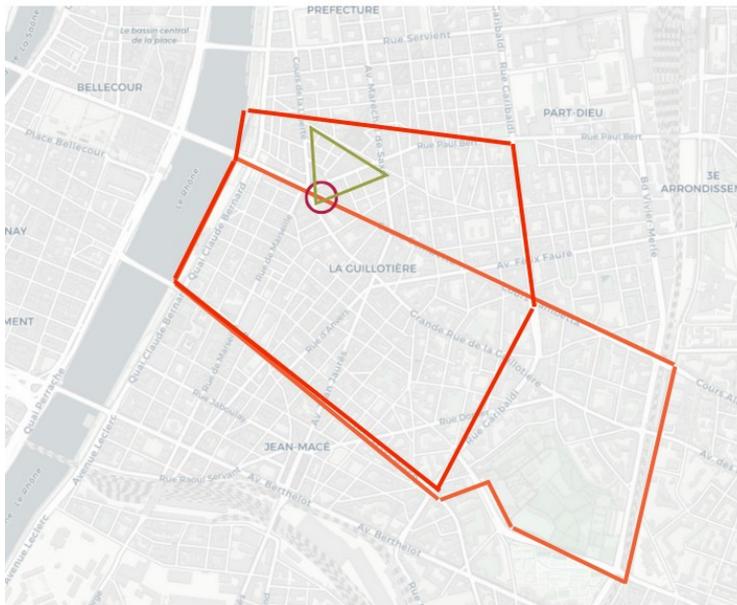
Aujourd’hui, le quartier de la Guillotière est délimité, selon le conseil de quartier de la Guillotière, à l’ouest par le Rhône, au nord par le cours Gambetta, à l’est par le boulevard des Tchécoslovaques et au sud par la rue de l’Université, la rue Marc-Bloch, la rue Domer, la rue du Repos et la rue de l’Épargne. La Place Gabriel-Péri est incluse dans cette délimitation, tout en étant également rattaché au triangle Moncey.

L’INSEE de son côté délimite le quartier de la Guillotière, à l’ouest par le Rhône, à l’est par la rue Garibaldi, au sud par la rue de l’Université et au nord par la place Guichard.

¹ Authier J-Y, Bacqué M-H., Guérin-Pace F., 2007, *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte

² Grafmeyer Y., 2007, “Le quartier des sociologues” in Authier J-Y (dir), 2007, *ibid.*

Carte des différentes délimitations de la Guillotière



Légende :

- Triangle Moncey
- Place G. Péri
- Délimitation par le conseil de quartier de la Guillotière
- Délimitation par l'INSEE

La ville de Lyon définit le quartier de la Guillotière comme un quartier “à cheval sur deux arrondissements” (le 3ème et le 7ème arrondissement), illustrant ce quartier par une photo de la place Gabriel Péri. Cette illustration tend à montrer cette place comme centrale au quartier de la Guillotière³, floutant alors la frontière entre le 3ème et le 7ème arrondissement, représentée par le Cours Gambetta.

Ainsi, en fonction des définitions données, **les habitants du triangle Moncey appartiennent ou n'appartiennent pas au quartier dénommé Guillotière.**

Le quartier est composé essentiellement d'immeubles bas (maximum R+4), composites, anciens, dont certaines façades aux enduits écorchés laissent apparaître des murs en torchis (rue Moncey notamment). Des commerces d'alimentation, de vêtements et des bazars où sont vendus toutes sortes d'objets bon marché se trouvent en rez-de-chaussée. A l'intérieur du triangle Moncey, les rues sont étroites, lui donnant une allure de labyrinthe et dénotant particulièrement avec l'urbanisme des quartiers limitrophes aux allures rectilignes. Aux abords de la place Gabriel Péri, le bâtiment du CLIP (Centre Liberté Péri), construit dans les années 90, se détache : en demi-cercle centrifuge à la place, R+10, aux façades vitrées et recouvertes d'un filet pour que ces dernières ne tombent pas, le CLIP se

³<https://www.lyon.fr/lieu/contemporaine-19eme-20eme/le-quartier-de-la-guillotiere>

compose pour sa partie Est de logements étudiants et pour sa partie Ouest de logements sociaux.

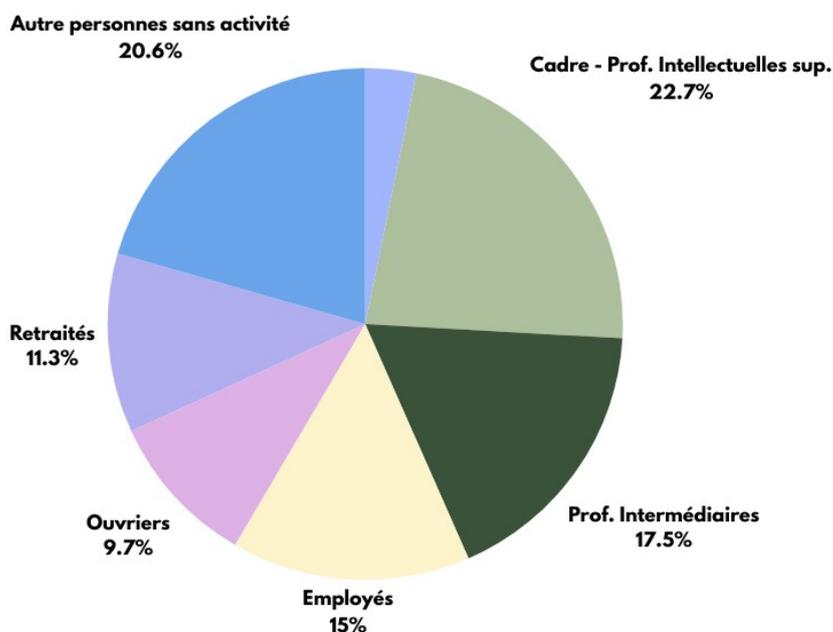
1.1.2 - Sociologie du quartier

Catégories Socio-professionnelles

En 2018⁴, 22,7% des référents de ménage du quartier Moncey-Voltaire, exercent une profession intellectuelles supérieure. Dans le même temps, pour 20,6% des ménages, la personne de référence est sans activité. On note des différences notables entre l'IRIS Moncey et l'IRIS Voltaire, puisque pour le premier, les référents de ménages sans activité représentent 28,7%, alors que pour le second, ils sont 12,5%.

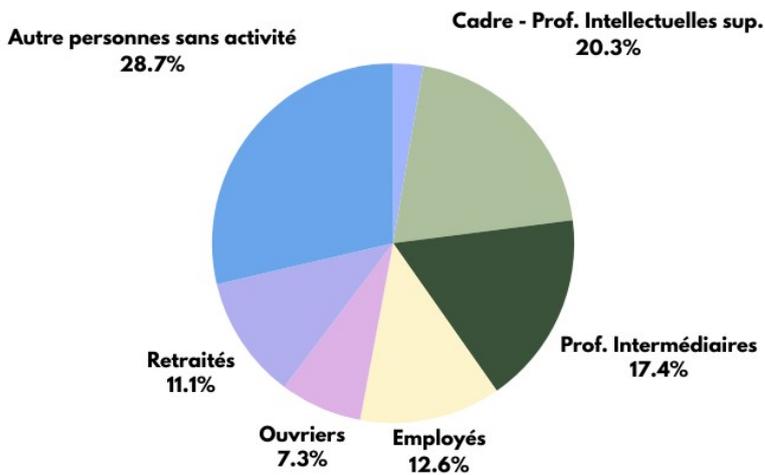
Les référents de ménage exerçant une profession intermédiaires sont 17,5% et les référents de ménage ouvriers représentent quasiment 10% de la population de Moncey-Voltaire.

Nombre de ménages selon la CSP de la personne de référence - Moncey-Voltaire (Insee RP2018)

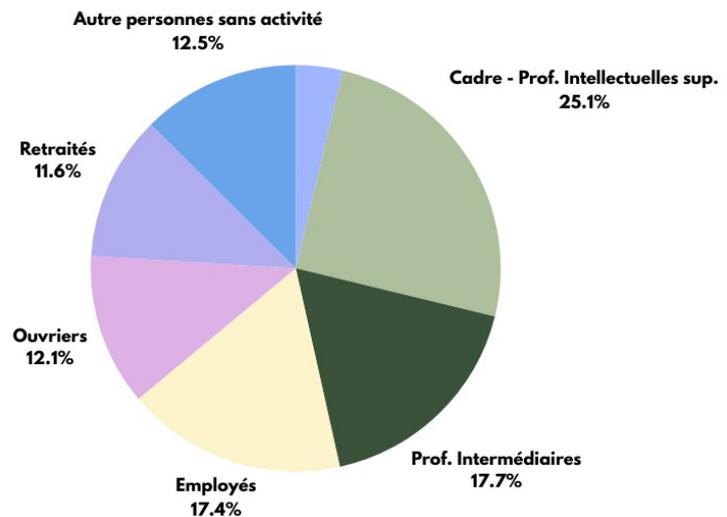


⁴ Les données suivantes ont été extraites du Panorama Lyon 2021 sur la plateforme VLKO. Ce Panorama 2021 est effectué grâce aux données Insee du recensement de la population de 2016, 2018 ou 2019. Les quartiers Moncey et Voltaire sont définis par les découpages IRIS.

Nombre de ménages selon la CSP de la personne de référence - Moncey (Insee RP2018)



Nombre de ménages selon la CSP de la personne de référence - Voltaire (Insee RP2018)



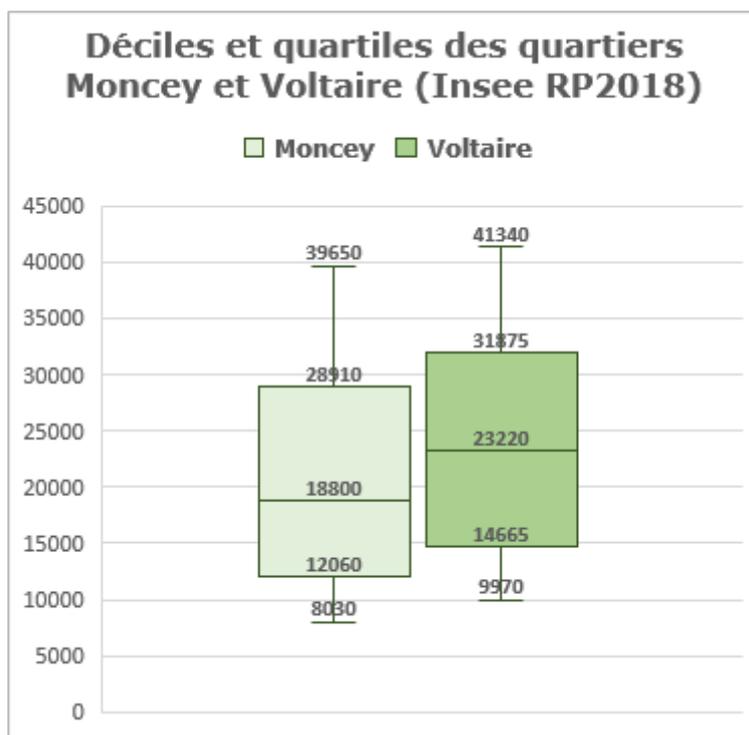
Niveau de vie

En 2018, le niveau de vie⁵ médian du quartier Moncey-Voltaire est de 21 010€ annuel, soit un revenu médian annuel légèrement plus bas que le revenu médian annuel de la France métropolitaine de 22 040€. Il est en revanche bien plus faible que le revenu médian annuel de la ville de Lyon qui s'élève à 25 260€.

Les 10% les plus modestes ont un niveau de vie inférieur à 9 000€. **Les 10% les plus aisés ont un niveau de vie au moins 4,5 fois supérieur**, au-delà de 40 495€. De plus, les 10% les plus riches du quartier de Moncey ont **en moyenne un niveau de vie 19,2 supérieur** au 10% les plus modestes et les 10% les plus aisés du quartier Voltaire ont **en moyenne un niveau de vie 7,7 fois supérieur** au 10% les plus modestes.

A l'échelle de la ville de Lyon, les 10% les plus aisés ont un niveau de vie **au moins 4,1 fois supérieur** aux 10% les plus modestes (D1 = 11 660€ et D9 = 47 960€). A l'échelle de la France métropolitaine, les 10% les plus aisés ont quant à eux un niveau de vie **au moins 3,5 fois supérieur** à celui des 10% les plus modestes (D1 = 11 210 et D9 = 21 250€).

⁵ Le niveau de vie est calculé grâce au revenu disponible, c'est à dire le revenu à la disposition des ménages pour consommer et épargner. Il comprend les revenus d'activités, les prestations sociales, les revenus fonciers, les indemnités sociales, ... et les impôts directs et prélèvements sociaux sont déduits.



Ainsi, **la disparité entre les 10% les plus riches et les 10% les plus pauvres dans le quartier Moncey-Voltaire est plus importante que cette même disparité à l'échelle de Lyon et de la France métropolitaine.**

Le taux de pauvreté au seuil de 60% quant à lui est de 29% pour le quartier Moncey et de 19% pour le quartier Voltaire. Un quart de la population du quartier Moncey-Voltaire a donc un niveau de vie inférieur à 60% du revenu médian de la population. Le taux de pauvreté est de 15% pour la ville de Lyon et de 14,8% à l'échelle de la France.

Alors que son taux de pauvreté est très élevé, le quartier Moncey-Voltaire se compose également de quasiment 50% de CSP+⁶. **Les écarts entre les CSP-⁷ et les CSP+ sont très marqués.**

⁶ Catégories Socio-Professionnelles les plus favorisées : cadres, professions intellectuelles supérieures, professions intermédiaire

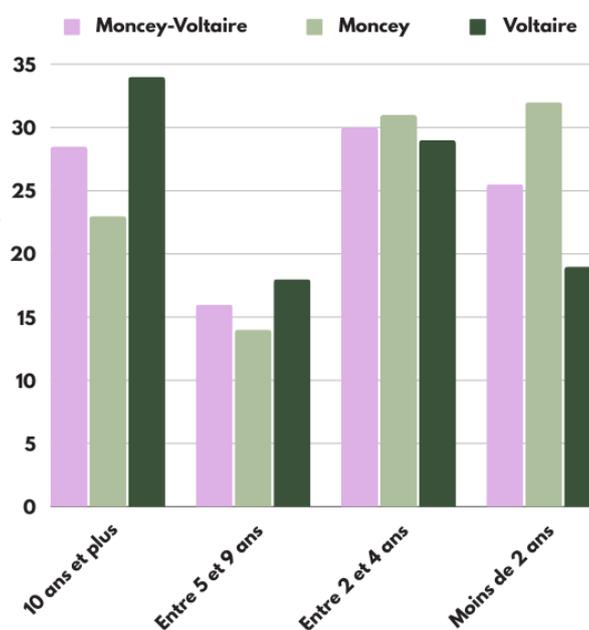
⁷ Catégories Socio-Professionnelles les moins favorisées : personnes sans activités, ouvriers, employés

Ancienneté d'emménagement

A cette mixité de CSP aux écarts de niveau de vie importants, s'ajoute une mixité de mobilité résidentielle. En effet, si la part des ménages ayant emménagé depuis 10 ans et plus dans le quartier Moncey-Voltaire est de 28,5%, celle des personnes ayant emménagé depuis moins de 2 ans est de 25,5%. **Ainsi, Moncey-Voltaire est un quartier composé à la fois de personne ayant une grande ancienneté sur le quartier, et de personne venant d'arriver sur le quartier.**

En revanche, il existe des différences entre le quartier de Moncey et le quartier de Voltaire. En effet, dans le quartier de Moncey, la part la plus importante revient aux ménages présents depuis moins de 2 ans (32% contre 23%) alors que pour le quartier de Voltaire il s'agit de l'inverse : la part la plus importante revient aux ménages présents depuis plus de 10 ans. Ils sont 34% contre 19% de ménages présentes depuis moins de 2 ans.

Ancienneté d'emménagement dans le quartier Moncey-Voltaire (Insee RP2018)



Gentrification

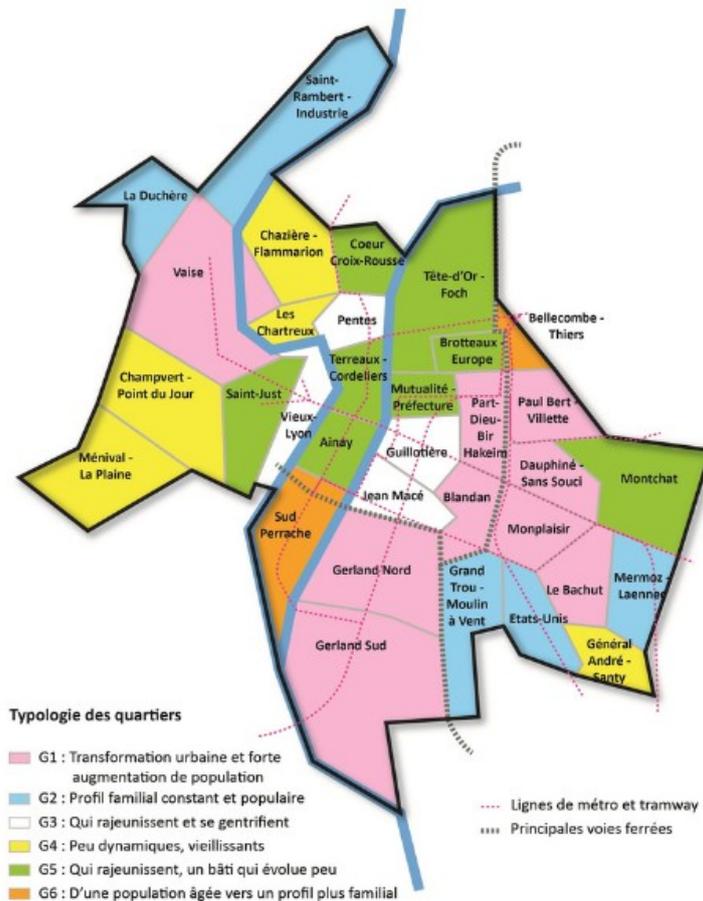
La part importante de CSP + et de mobilité territoriale récente dans ce quartier qui “[abritait] initialement une population âgée et peu aisée”⁸ suit le **phénomène de gentrification**⁹ que connaît la Guillotière depuis les années 80. Depuis les années 80, le nombre de cadres augmente de façon régulière dans le quartier de la Guillotière (+13 points entre les années 80 et 2014¹⁰).

⁸ Balouzat B., Geymond J., Bertrand. P, 2019, “Quartiers de Lyon : de profondes mutations en 30 ans, avec une forte dynamique à l’est”, *Insee Analyse Aura*, n°83

⁹ Phénomène d'embourgeoisement de quartiers populaires. Les rénovations de logements insalubres permettent à des catégories sociales plus aisées de s'installer dans ces quartiers urbains populaires, en y transformant de fait la composition sociologique.

¹⁰Insee RP18

©Typologie des quartiers de Lyon - (InseeRP 1982 et 2014)



1.1.3 - Stigmate

Or, le quartier de la Guillotière, si la ville de Lyon le décrit comme “*l'un des lieux de vie les plus animés de la ville*” où “*Les saveurs, les cultures qui s'y côtoient en font l'un des quartiers les plus riches en terme d'associations et de manifestations.*”¹¹, le quartier fait également **l'objet de nombreuses critiques dans les médias**, ces derniers le dépeignant comme un lieu d'insécurité, de règlement de compte, de trafics en tout genre.

Recherches associées :

- 🔍 guillotière (lyon dangereux)
- 🔍 guillotière itinéraire
- 🔍 guillotière magasin
- 🔍 guillotière définition

Le 23 novembre 2023, en inscrivant “guillotière” dans le moteur de recherche Google, sur les 25 premiers articles, 50% évoquent sur l'insécurité du quartier : 8 articles sur des événements passés (Le Progrès, le Figaro, Actu.fr, BFM,

¹¹ <https://www.lyon.fr/lieu/contemporaine-19eme-20eme/le-quartier-de-la-guillotiere>

Tribune de Lyon, Le Monde, Marianne, Radio France), 4 articles sur les aménagements futurs du quartier en évoquant l'insécurité dans les premières lignes (Le Figaro, Actu.fr, DemainlaVille, 20Minutes). La première recherche associée proposée est "guillotiere (lyon dangereux).

Bien entendu, la manière dont fonctionne les algorithmes sur internet sont à interroger. En revanche, cela donne une première idée de la manière dont le quartier est traité médiatiquement.

Le stigmatisme comme le définit Goffman, n'est pas une caractéristique d'un lieu, d'une personne ou d'un comportement. **Le stigmatisme n'existe que dans le regard d'autrui.** En effet, dans la logique interactionniste, l'identité existe par la manière dont les autres nous identifient. Un individu possède certaines caractéristiques et l'autre le définit comme "bizarre", "différent" (pour des difformités physiques, des comportements déviants, des attributs de race par exemple) : c'est ce qu'on nomme "stigmatisme".

Or, cet acte d'assignation du "normal" au "stigmatisé" engendre des réactions, des processus d'intériorisation de cette assignation, des révoltes, des appropriations du stigmatisme, car **le stigmatisme tente de rétablir l'ordre social** et sa stabilité¹².

Le quartier de la Guillotière est considéré comme "hors-norme" : des hommes racisés, parlant parfois mal le français ou avec un fort accent, stationnent sur la place Gabriel Péri toute la journée, des trafics multiples s'y passent, un sentiment d'insécurité y est largement dépeint dans les médias. Ce n'est pas l'identité réelle du quartier qui sera étudiée ici, mais plutôt la manière dont l'assignation de l'identité virtuelle¹³ du quartier stigmatisé peut impacter ses jeunes habitants. **C'est-à-dire que l'on s'intéresse à la manière dont les jeunes du quartier Moncey-Voltaire habitent un lieu stigmatisme.**

¹² Goffman E., 1975, *Stigmatisme. Les usages sociaux des handicaps (1963)*, Éditions de Minuit

¹³ Les identités réelle et virtuelle sont conceptualisées par Goffman E. tout au long de ses travaux de recherche et particulièrement dans *Stigmatisme*, cité précédemment.

1.2 - Des jeunesses multiples

Alors les jeunes qui sont-ils ? Comment catégoriser cette population, comment limiter notre objet d'étude ? Je reviens dans cette partie sur la notion de jeunesse en sociologie, puis je présente un portrait quantitatif des jeunesses du quartier Moncey-Voltaire.

1.2.1 - Jeunesse au pluriel

“*La jeunesse n'est qu'un mot*” affirmait Pierre Bourdieu en 1978 lors d'un entretien avec Anne-Marie Métaillé¹⁴. La notion de jeunesse et ce que l'on met dedans a évolué dans le temps, n'est pas la même selon les groupes sociaux étudiés. “*On est toujours le vieux ou le jeune de quelqu'un*”. **Les classes d'âges sont des frontières arbitraires** qui revêtent le sens qu'on souhaite leur donner au gré des envies individuelles. “*L'âge est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable*”. Dans le même sens, deux jeunes ne vivront pas les mêmes réalités en fonction de leur classe, de leur genre ou de leur race¹⁵. Il n'y a pas de classes d'âge dans le sens marxiste du terme, une classe “jeune” en soit et pour soit, qui se reconnaît et qui défend les mêmes intérêts.

Bourdieu identifie **au moins deux jeunesses** : les jeunes “*qui sont déjà au travail*” et les jeunes “*du même âge (biologique) qui sont étudiants*”.

Dans le même sens que Bourdieu, le CSB reconnaît *de facto* **les jeunesses** de son territoire et refuse de se cantonner au mot “jeunesse” au singulier. Il s'agira ainsi d'aller étudier quelles sont ces jeunesses, à quoi elles ressemblent ? Sont-elles au nombre de deux comme pouvait l'avancer Bourdieu, ou sont-elles plus nombreuses ? **Quels visages ont les jeunesses du quartier ?**

Dans cette étude, on se concentre sur **les jeunes âgés de 12 à 30 ans, résidant dans le quartier Moncey-Voltaire**. En effet, bien que la jeunesse ne soit qu'un mot, il s'agit tout de même de baliser le terrain d'enquête. Or, l'angle mort du CSB en termes d'âge de son public se trouve être entre 11 et 30 ans. De plus,

¹⁴ Bourdieu P., 1992, Entretien avec Métaillé A-M (1984) repris in *Questions de sociologie*, Edition de Minuit

¹⁵ Le mot race n'est pas utilisé ici dans un objectif raciste. Les races biologiques n'existent pas dans l'espèce humaine. Ici, le mot race ne détermine pas des groupes d'individus : il porte des rapports de pouvoir. Il n'y a donc pas de volonté idéologique raciste ici, mais une volonté en utilisant ce terme de ne pas invisibiliser les processus d'assignation raciale et les processus de domination qui en découle ensuite.

même si d'autres études sociologiques ont été réalisées sur ce territoire (sur les personnes fréquentant la place Gabriel Péri sans habiter le quartier¹⁶, sur les jeunes habitants la Guillotière mais fréquentant surtout le 7ème arrondissement¹⁷, sur les commerces du quartier¹⁸ autour de la place Gabriel Péri), elles n'étudient pas notre objet, et je ne peux extraire des données pertinentes concernant les jeunes du quartier Moncey-Voltaire.

1.2.2 - Portrait quantitatif des jeunes du quartier Moncey-Voltaire

En 2018¹⁹, les 11-24 ans des quartiers Moncey-Voltaire sont au nombre 1333, soit 23% de la population totale. Les 11-17 ans représentent 4% de la population du quartier et les 18-24 ans 19%. Ainsi, les 18-24 ans constituent 80% de la population "jeunesse", c'est-à-dire la population âgée de 11 à 24 ans.

Les 11-17 ans du quartier Moncey-Voltaire sont 99% à être scolarisés. Ils sont 75% à l'être pour les 18-24 ans.

En 2019, ¼ des non-scolarisés des 16-25 ans du quartier Moncey-Voltaire ont un niveau BAC, quasiment 1/3 ont un niveau Bac+2 et ¼ un niveau Bac+5. 21% ont un niveau infra Bac, dont la moitié infra DNB.

Dans cette même catégorie d'âge, les NEETs (sans diplôme, sans emploi, sans formation) représentent 10% de la population.

Les CSP dont sont issues les jeunes de 11 à 17 ans du quartier Moncey-Voltaire suivent les pourcentages de CSP du quartier vus précédemment. En 2016, 23% des jeunes âgés de 11 à 17 ans du quartier Moncey-Voltaire vivent dans des familles dont le référent de ménage est cadre, 20% dans une famille où le référent ménage est sans activité, et 19% où il exerce une profession intermédiaire.

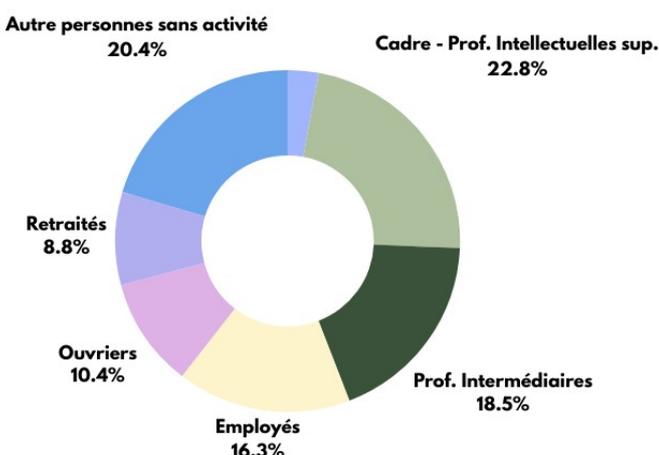
¹⁶Eigle L, Vassaux D, Desjonqueres T. (dir), 2023, "Etude sur les publics en grande précarité dans le secteur Gabriel Péri", *Ville de Lyon – Pluricité*

¹⁷ M2 Marges, 2022-2023, "Être jeune et habiter le quartier Péri : parcours, centres d'intérêts, perceptions du quartier", Université Jean Moulin Lyon 3

¹⁸Battegay A., 2003, « Les recompositions d'une centralité commerçante immigrée : la Place du Pont à Lyon », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 19 – n°2, pp 9-22

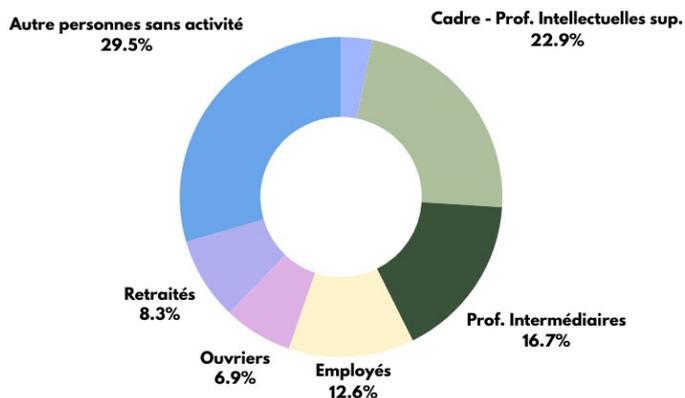
¹⁹ Les données suivantes ont été extraites du Panorama Lyon 2021 sur la plateforme VLKO. Ce Panorama 2021 est effectué grâce aux données Insee du recensement de la population de 2016, 2018 ou 2019. Les quartiers Moncey et Voltaire sont définis par les découpages IRIS.

CSP référent de ménage des 11-17 ans - Moncey -Voltaire (InseeRP 2016)

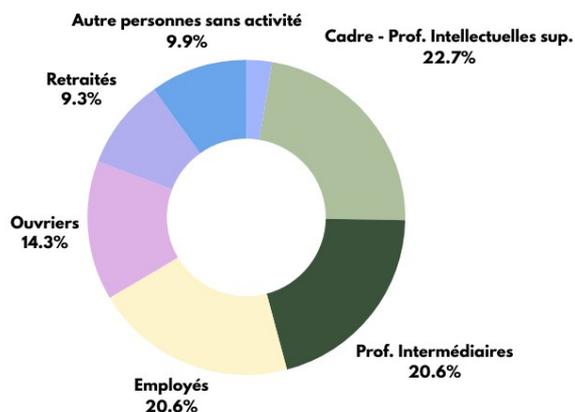


Des disparités sont tout de même importantes entre les quartiers Moncey et Voltaire. En effet, la CSP des référents de ménage des 11-17 ans la plus importante dans le quartier de Moncey est la part des personnes sans activités (29%) alors qu'il s'agit des cadres et professions intellectuelles supérieures pour Voltaire (23%). La part des référents de ménage des 11-17 ans sans activité dans le quartier Voltaire est de 10%. De même, la part des référents de ménage ouvrier des 11-17 ans dans le quartier Voltaire est de 14% et moitié moins à Moncey (7%).

CSP référent de ménage des 11-17 ans - Moncey (InseeRP 2016)



CSP référent de ménage des 11-17 ans - Voltaire (InseeRP 2016)



En 2019, 41% des 12-15 ans du quartier Moncey vivent dans des foyers dont le référent de ménage occupe un emploi précaire²⁰. Ils sont 25% dans cette situation pour le quartier Voltaire. **1/3 des 12-15 ans vivent donc dans un foyer où le référent ménage occupe un emploi précaire.**

Quant aux 18-25 ans actifs résidant dans le quartier Moncey-Voltaire, **ils sont 4/5 à occuper un emploi précaire en 2019** (87% à Moncey et 71% à Voltaire). 2/3 des étudiants de 18-25 ans sont précaires, 75% à Moncey, et 54% à Voltaire.

Ainsi, les jeunes des quartiers Moncey-Voltaire sont nombreux, notamment les jeunes adultes. La majorité de ces jeunes vivent dans des situations de précarité et/ou sont issus de familles de catégories socio-professionnelles inférieures. **Ces situations de précarité sont plus présentes sur le quartier Moncey que le quartier Voltaire.**

²⁰ Un emploi précaire est défini par l'INSEE comme tous les emplois en CDD, interim, alternance, contrats aidés et nouvelles embauches

Nous avons pu voir que le quartier Moncey-Voltaire se situe dans le quartier de la Guillotière aux limites géographiques floues. Or, ce quartier porte un stigmate tout en étant en voie de gentrification. Ainsi, il s'agit de comprendre comment les jeunes résidents vivent le stigmate de leur quartier et que produit la gentrification à l'échelle des jeunesses ?

Dans un premier temps, je présenterais la méthodologie de la recherche-action retenue pour réaliser cette étude ainsi que les enquêtés.

Dans un second temps, j'exposerais ce que produit le stigmate de la Guillotière sur les jeunes qui grandissent à Moncey-Voltaire ainsi que la rupture qui s'opère avec les jeunes qui viennent habiter dans le quartier suite à une décohabitation.

Enfin, la dernière partie déroulera les préconisations pour les actions du CSB à destination des jeunesses de son territoire.

MÉTHODOLOGIE

partie 2

2.1 - Le choix de la recherche-action

Afin de réaliser le diagnostic des jeunes du territoire, le Centre Social Bonnefoi a opté pour une méthodologie relevant de **la recherche-action**. Cette méthode attribuée au psychologue Kurt Lewin suppose un décalage épistémologique en proposant **des actions dans le même temps que la recherche scientifique**. *“L’action n’est pas rationnelle parce qu’elle appliquerait des principes scientifiques mais parce que, tout en reconnaissant son autonomie à l’égard de la recherche, elle y trouve néanmoins les critères externes qui lui permettent de penser sa propre extériorité par rapport à ses conditions et ses résultats et qui lui évitent, ainsi, de se clore sur elle-même.”*²¹

Le chercheur est impliqué et cherche à **provoquer des transformations visibles** sur son terrain en faisant participer les enquêtés. C’est par cette entrée que la recherche-action *“remplit (...) cette fonction d’apprentissage pour les acteurs, et ce d’autant plus qu’ils sont impliqués dans le processus.”*²²

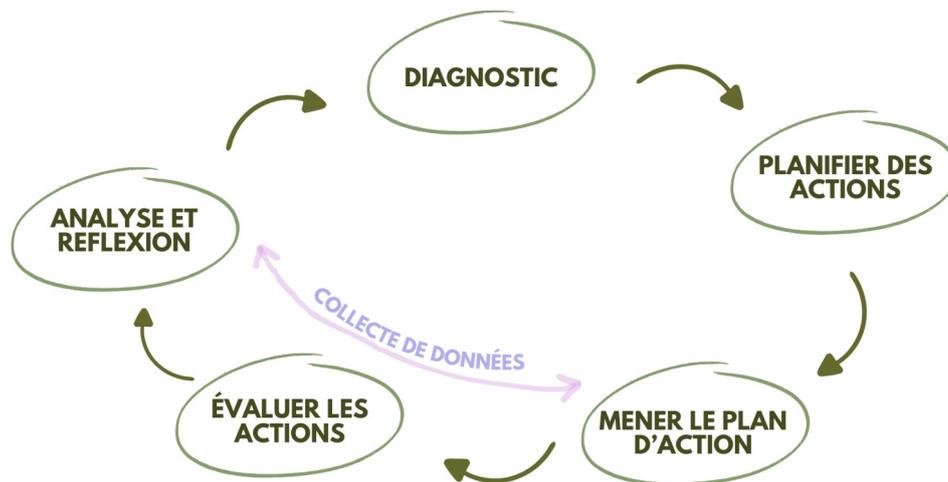
Si la recherche-action peut prendre des formes diverses²³, elle se déroule toujours dans **une boucle en cinq temps**, reproductible jusqu’à la fin du temps d’enquête :

- Dans un premier temps, la recherche action commence par une réflexion, un constat, un diagnostic.
- Dans un deuxième temps, un plan d’action est établi.
- Le troisième temps est dédié aux actions.
- Le quatrième temps permet d’évaluer ces actions.
- Le cinquième temps analyse les actions mises en place grâce aux évaluations, observe les changements produits sur le terrain. Cette analyse permet par la suite d’établir un nouveau constat et de relancer le cycle en 5 temps.

²¹ Michelot C., 2002, “Lewin Kurt (1890-1947)”, *Vocabulaire de psychosociologie*, Erès, pp 505 – 517

²² *Ibid*

²³ Van der Maren J-M., 2014, “Chapitre 5. Les stratégies de la recherche-action”, *La recherche appliquée pour les professionnels*, De Boeck Supérieur, pp 121-144



Dans le cas de cette étude, la recherche-action se déroule ainsi :

- Le CSB part du constat que des jeunes habitant le quartier Moncey-Voltaire viennent à des actions du CSB même si elles ne leur sont pas proposées
- Construction d'actions dédiées spécialement aux jeunes de Moncey-Voltaire.
- Mise en place d'une action, d'une série d'actions, d'ateliers, d'entretiens dédiés aux jeunes de Moncey-Voltaire
- Évaluation de l'action, de la série d'action : est-ce que des jeunes ont participé ? Combien ? De quel sexe, de quel âge ? Sur quelle thématique ? Qu'est-ce qu'ils disent de cette action ? Est-ce qu'ils veulent revenir ? Est-ce qu'ils veulent revenir accompagnés d'autres amis ? Est-ce qu'ils veulent participer à la construction de la prochaine action ?
- Analyse de l'évaluation, constat, pour relancer de nouvelles actions pour les jeunes.

2.1.1 - Une identification parfois compliquée

Lors de cette recherche-action, j'avais donc le rôle de la chercheuse en sociologie, mais également celui de création et mise en place d'actions. C'est cette deuxième mission qui m'a permis une **approche plus rapide auprès du public** jeunesse qui n'avait pas l'habitude jusqu'ici d'actions jeunesse venant du CSB.

En revanche, **ma position d'enquêtrice n'a pas toujours été comprise**, notamment par les plus jeunes. En effet, j'étais constamment identifiée comme une

animatrice dû à ma présence auprès des animateurs des activités Hors-les-Murs, et mon suivi d'un chantier jeune. Malgré le fait que ma recherche soit à découvert et que je partage régulièrement aux enquêtés l'avancée de mon travail, **ce n'est pas cette mission qui était retenue par les plus jeunes**. En novembre notamment, alors que je propose à certains de participer à la confrontation de mes résultats d'enquête, une jeune de 12 ans m'interroge "*Hein ? Mais c'est quoi ton enquête ?*". Deux mois avant, en septembre, elle m'avait demandé à la suite d'un atelier "*Mais c'est quoi ton travail en fait Livia ?*". Je lui avais expliqué lors de notre première rencontre mon rôle au sein du CSB, au mois de juillet. J'utilisais avec eux le mot "*enquête*", qui était plus évocateur que le mot "*étude*" (qui renvoie au monde étudiant et porte encore plus à confusion mon rôle salarié). Ce mot "*enquête*" m'a permis de légitimer les questions que je posais de manière régulière aux plus jeunes.

Extrait du journal d'enquête

27 septembre 2023

Habitat et Humanisme ont installé le bus pour les Escapes Solidaires sur la Place Bahadourian. (...) Des tables colorées sont sorties, des bancs. (...) J'ai organisé un atelier participatif pour tenter de rencontrer de nouveaux jeunes, avoir de nouveaux contacts et observer des comportements/discours sur le quartier.

J'ai créé un atelier ludique, j'ai tenté de le rendre attirant. Sur un grand tableau en liège, j'ai écrit les règles des trois ateliers (entourer son quartier, le définir par une image de Dixit, et écrire ce qu'ils veulent garder, jeter et inventer pour le quartier). Tout en haut, en rouge, j'ai écrit "L'enquête du quartier", et j'ai relié les règles des ateliers par un fil de laine rouge, comme dans les films d'enquête policière.

Des jeunes entre 12 et 14 ans arrivent et je joue de ça. "Je réalise une enquête du quartier. Vous voyez Sherlock Homes ? Bah c'est moi, j'ai juste pas de loupe". Ils rient, et se prêtent au "jeu".

Les plus vieux quant à eux comprenaient assez rapidement la recherche en cours, et après leur avoir expliqué le diagnostic mis en place par le CSB, **me voyaient comme une "porte-parole" de leur situation**, un relai entre leurs envies et les possibles réalisations.

En septembre par exemple, un jeune de 17 ans m'interpelle : "*Mais toi tu veux faire un peu comme Illies²⁴, non ?*". Je lui précise donc de nouveau ma position (ce n'est

²⁴ Illies est un animateur d'un secteur jeune du 3ème arrondissement

pas la première fois que je lui explique) et lui indique que je ne veux pas “être comme Illies”, c’est-à-dire que je ne suis pas une animatrice jeunesse mais que j’enquête pour savoir s’il y a besoin de monter un projet pour eux ou pas. Il secoue la tête de haut en bas, en répétant “*ah mais oui oui oui, tu nous as dit, tu attends de voir*”.

Enfin, auprès des partenaires ma position était souvent perçue comme **celle d’une étudiante réalisant ce travail dans le cadre de sa formation**. Cette perception bien qu’erronée quant au statut, n’était pour autant pas éloignée de la pratique de l’enquête, et ne me demandait donc pas de m’identifier de nouveau.

2.1.2 - Entrer sur un terrain sensible

Je suis arrivée sur le terrain fin juin 2023, alors que les grandes vacances d’été commençaient 2 semaines plus tard. Des activités Hors-les-Murs sur la place Bahadourian étaient proposées par le CSB pendant tout l’été et je me suis positionnée comme soutien aux animateurs pendant ces temps, afin d’**être visible sur la place et habituer le terrain à ma présence**. De 15h à 18h, les animations étaient à destination d’enfants de 6 à 11 ans qui ne peuvent s’inscrire en accueil de loisir classique. De 18h à 20h, les animations étaient destinées à un public plus âgé que celui de l’après-midi. Dans les faits, les activités étaient fréquentées en majorité par un groupe de jeunes filles âgées de 10 à 13 ans. Ces jeunes filles étaient parfois accompagnées d’une ou deux petites sœurs de l’une d’elles, âgées de 5 et 6 ans. Ce groupe est connu de toutes les personnes qui fréquentent la place Bahadourian. Ainsi, en m’affichant à leurs côtés, en participant à l’animation de leurs après-midi et soirées d’été, **je permettais de me mettre en scène**. La place Bahadourian était la scène sur laquelle je négociais mon entrée en jeu.

C’est par cette entrée que j’ai pris contact avec les jeunes ayant l’habitude d’y rester. Le réseau d’enquêtés s’est ensuite formé grâce à **l’interconnaissance**.

Extrait du journal d'enquête

28 juillet 2023

La MPT des Rancy, l'Arche de Noé, la MJC de Monchat et la MJC de Sans Soucis ont décidé de se réunir sur une après-midi afin que les jeunes des différentes structures du 3ème se rencontrent (...) Je propose de venir sur ce temps, afin de réaliser un atelier portage de paroles aux jeunes présents. (...)

Les jeunes de la MPT arrivent et je reconnais un des jeunes parmi le groupe. C'est Walid, il a 17 ans, je l'avais croisé lors de la Guill' en fête (...). Walid était à l'accueil de loisir du Centre plus jeune.

(...)

Walid accompagné de Zaim viendront la semaine suivante me dire bonjour sur la place Bahadourian alors que je suis en train d'animer un atelier de Destination Bahadourian. Ils sont accompagnés de 3 amis que je n'ai jamais vus. Ils me font tous la bise comme si on se connaissait très bien, et alors je leur propose de venir le lendemain au Centre pour qu'on discute du quartier. Ce qu'ils feront. Et ils reviendront ensuite régulièrement pendant l'été.

Un éducateur de prévention me dira d'ailleurs dans mes premiers jours au CSB, que dans le quartier, "*tout le monde voit ce qu'il se passe*", et qu'il est donc **important d'être identifié et identifiable**, pour ne pas perturber le terrain de façon négative.

Un terrain peut être qualifié de "sensible" parce qu'il porte "*sur des pratiques illégales ou informelles, des individus faisant l'objet d'une forte stigmatisation et sur des situations marquées par la violence, le danger et/ou la souffrance.*"²⁵ Le quartier Moncey-Voltaire est un quartier stigmatisé. Des pratiques illégales y ont cours et la présence policière est quasiment quotidienne. Deux semaines après mon arrivée, des manifestations sauvages nocturnes ont eu lieu dans et aux abords du quartier, suite à l'assassinat d'un jeune par la police à Nanterre.

La relation d'enquête s'est donc nourrie du rapport méfiance/confiance. A de nombreuses reprises, j'ai été interrogée sur qui j'étais, pour qui je travaillais et à quoi allait servir ce travail. Lorsque j'annonçais le Centre Social Bonnefoi, les discussions devenaient plus cordiales.

Extrait du journal d'enquête

11 juillet 2023

J'ai décidé d'aller effectuer une observation statique place Voltaire (...) Après deux heures d'observations au soleil, je m'apprête à partir quand je sens une présence dans mon dos. Un vieux monsieur est

²⁵Bouillon F., Fresia M., Tallio V., 2005, *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*, Centre d'études africaines, EHESS

venu me voir. Il me demande ce que je fais là. Je lui explique que je travaille pour le Centre Social et que je regarde comment les gens vivent dans le quartier. Son visage se détend, et il m'invite à venir prendre une glace dans son café juste derrière. Il en est le patron. Il m'explique avoir un jeune en attente de papiers qui aurait besoin d'aide médicale, il me demande si le Centre Social peut l'aider.

Pour mener à bien une enquête en terrain sensible, il s'agit donc de **diminuer la distance chercheur-enquêté**, d'accepter de rentrer dans **des méthodologies plus informelles**, de sortir du cadre de l'entretien classique pour entrer dans celui de la discussion quotidienne. Le chercheur doit être capable d'adapter sa méthodologie, de s'engager sur son terrain pour gagner la confiance des enquêtés. Le fait que mon identité de chercheuse soit liée à celle du Centre Social Bonnefoi était un avantage : il s'agit d'une structure connue dans le quartier avec presque deux décennies d'ancienneté et dont les habitants ont confiance.

Extrait du journal d'enquête

25 juillet 2023

Lors de l'atelier Documentaire Audio, j'accompagne volontairement la plus téméraire du groupe, Aisha. Je comprends qu'elle pourra m'ouvrir des portes, car elle connaît notamment les "grands frères" du quartier. Elles les nomment elle-même ainsi. Ce ne sont pas leurs grands frères, mais ce sont des hommes de plus de 20 ans, qui ont une certaine notoriété dans le quartier (...). Le simple fait d'accompagner Aisha, d'être visible à ses côtés, cela me rend identifiable, et commence à former la confiance.

Alors que l'on fait le tour de la place pour interviewer des commerçants et des habitués, elle se dirige vers un duo de "grands frères" : Malek et Hamza. Ils ont respectivement 26 et 24 ans. Elle demande à les interviewer, les taquine, insiste, mais ils refusent.

"Je sais pas parler, demande à lui, lui il sait parler, il a la... Comment on dit déjà ?" (M, 24 ans). H est au téléphone, il refuse en secouant la tête de manière négative.

"On veut parler du quartier, comment c'est ?"

"C'est bien, c'est bien". Ils sont évasifs.

J'en profite pour leur demander s'ils habitent dans le quartier, depuis combien de temps ils sont là. Ils m'indiquent qu'ils ont toujours vécu ici.

Cet extrait illustre la manière dont j'ai dû parfois emprunter des méthodologies informelles : je n'ai pas caché à Malek et Hamza mon rôle dans le Centre Social, mais j'ai profité d'un atelier pour les plus jeunes (le Documentaire audio), pour les interroger sur le quartier en prenant la coloration d'une discussion lambda.

2.2 - Méthodes qualitatives multiples

Je réalise donc ce diagnostic des jeunes de Moncey-Voltaire à l'aide de 3 méthodologies principales : les animations participatives qui permettent une mise en lien avec les jeunes, la participation observante, et enfin les entretiens semi-directifs.

2.2.1 - L'animation participative

Les animations participatives se déroulent dans la rue ou en intérieur. Différents ateliers sont construits pour permettre aux habitants de se positionner par rapport à une thématique, un questionnement. Ce positionnement est suivi d'une **discussion** avec les enquêtés autour de leurs choix.

J'ai réalisé 3 animations participatives, dans la rue de 2h chacune²⁶.



Si ces animations ne se déroulent pas en lieu et de manière identique, cela n'a pas d'incidence quant à la méthodologie scientifique. En effet, elles ont pour objectif dans cette étude de me rendre visible sur le terrain, d'interpeler des jeunes avec un support, d'amorcer des discours et de possiblement les

prolonger en poursuivant l'échange lors d'entretiens semi-directifs plus approfondis. J'enregistre les conversations avec les participants si les conditions le permettent et s'ils donnent leur accord. Dans le cas d'une impossibilité d'enregistrement, je retranscris les discussions le plus fidèlement et le plus rapidement possible dans mon journal d'enquête.

²⁶Voir Annexe

Le portage de parole ici est donc **un moyen de mise en contact et d'identification à la fois des enquêtés et de ma posture d'enquêtrice.**

Cette technique permet également de rester sur un temps long dans un espace, et d'observer le terrain. La méthode de la participation observante est un de matériaux le plus important.

2.2.2 - Participation observante

En méthodologie sociologique, les termes de participation observante et d'observation participante sont souvent discutés, **chaque terme mettant en avant des justifications méthodologiques particulières.**

L'observation participante induit que le chercheur est immergé totalement dans son terrain pour vivre à la manière de ses enquêtés, qu'il "*participe au même titre que les acteurs*" "*au risque de manquer de recul et de perdre en objectivité*"²⁷ mais permettant un accès au terrain et à ses informations en interne au même titre qu'un acteur lui-même. Ainsi, si j'étais venue habiter le quartier Moncey-Voltaire, si j'y étais restée plusieurs années entre mes 20 et 25 ans par exemple, j'aurais pu me prétendre de la méthode de l'observation participante.

Or, je me trouve être salariée du Centre Social Bonnefoi, arrivant dans le quartier dans ce cadre et pour étudier les jeunes du quartier par une recherche-action. **Etant impliquée, ma recherche est "*intellectuellement engagée*"**²⁸ **pour la réalisation d'un projet jeunesse cohérent.** Je me trouve être davantage dans la participation lorsque je suis avec les jeunes, et l'observation devient secondaire. **Je prends du recul sur mon terrain au moment d'écrire mon journal d'enquête,** une fois que la participe se termine. En effet, lors d'un atelier avec les enquêtés, je participe trop à l'action pour pouvoir rédiger mes observations sur le moment. Ce n'est que le lendemain, lors de la rédaction, que le travail sociologique se réalise.

Je reconnais donc que **je ne peux être une chercheuse froide,** que je peux être prise par mon terrain, et que c'est à la fois dans la rédaction du journal

²⁷ Soulé B., 2007, "Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales", *Recherches qualitatives*, n°27, pp 127 – 140

²⁸ *op.cit*

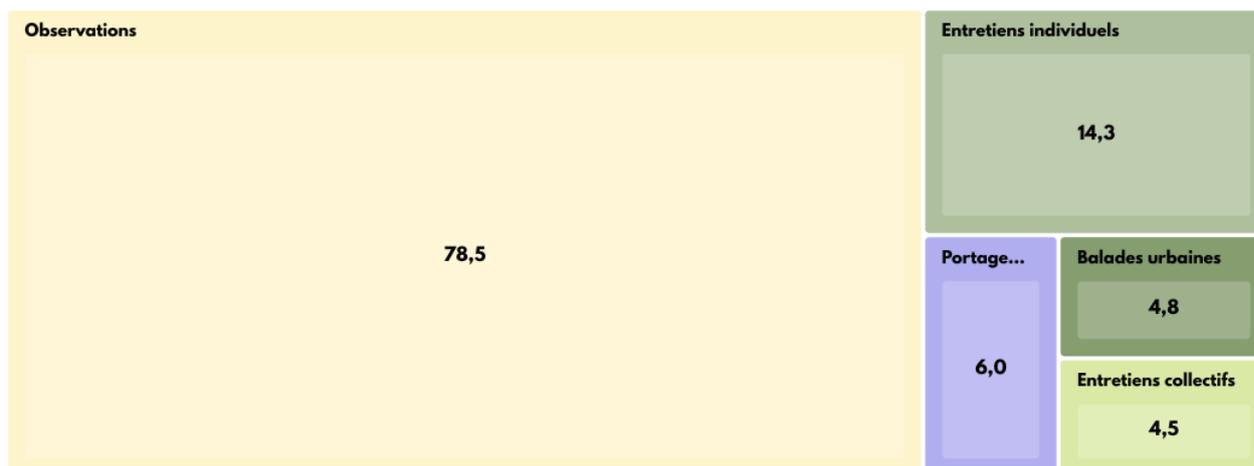
d'enquête et dans l'obtention d'entretiens semi-directifs que je peux prendre le recul scientifique nécessaire pour cette enquête.

2.2.3 - Entretiens semi-directifs

Afin de compléter les observations de terrain, j'ai mené des entretiens semi-directifs auprès des jeunes étudiés. Ces entretiens ont pris différentes formes : entretiens individuels, en groupe, au Centre Social Bonnefoi ou lors de balades dans le quartier. Cette pluralité de dispositifs, même si elle peut donner lieu à de nombreux biais, m'a permis de **m'adapter aux contraintes et préférences des enquêtés**, et de réussir à obtenir des discours en fonction du cadre qu'ils avaient choisi **en fonction du niveau de confiance qu'ils m'accordaient**. Les grilles d'entretiens étaient identiques²⁹.

Ainsi, **23h d'entretiens** ont été réalisés au total, allant de 30 minutes d'entretien à 3 heures : 62% sont des entretiens individuels, au Centre Social (14,25h), 18% des entretiens individuels sous forme de balade urbaine (4,25h) et 20% des entretiens collectifs, au Centre Social (4,5h).

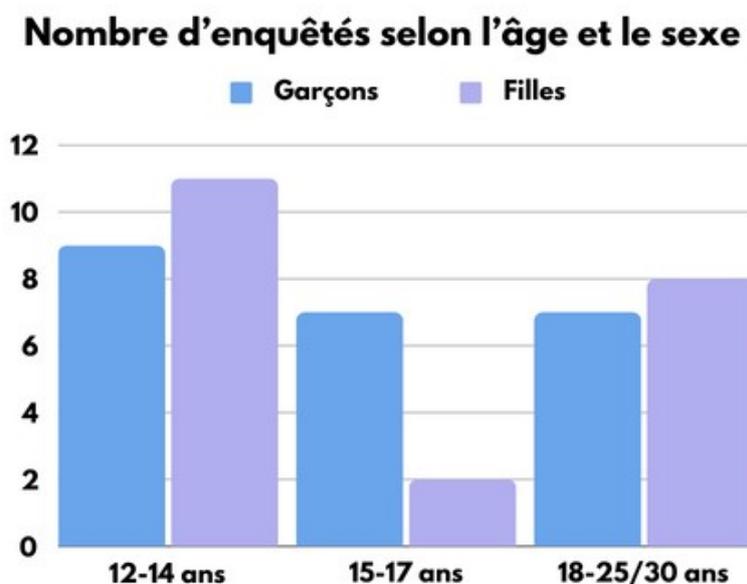
Type de méthodologie en fonction du temps d'enquête



²⁹Voir Annexe

2.3 - Les enquêtés

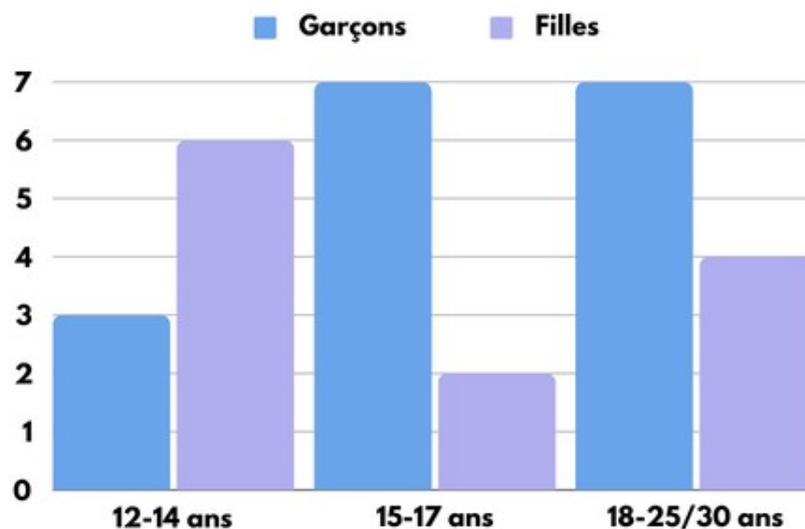
Ce diagnostic a été produit grâce à un total de **44 enquêtés**, âgés de 11 à 29 ans, filles et garçons. Seuls deux des enquêtés n'avaient jamais vécu dans le quartier Moncey-Voltaire mais le fréquentaient depuis l'enfance.



Les 12-14 ans sont 18 enquêtés, les 15-17 ans sont 9 et les 18-30 ans sont 15. Les filles sont 21 enquêtées au total et les garçons 23 enquêtés.

J'ai enquêté sur le temps long (entretiens récurrents, observations régulières) avec 60% du nombre d'enquêtés total, soit 28 d'entre eux.

Nombre d'enquêtés sur le temps long selon l'âge et le sexe



Ils se répartissent au nombre de 8 pour les 12-14 ans, 9 pour les 15-17 ans, et 11 pour les 18 – 30 ans. **Les hommes représentent 60% des enquêtés, les femmes 30%** (respectivement 17 et 11). Pour la tranche d'âge des 15-17 ans, les hommes sont même 3 fois plus nombreux que les femmes.

Les **caractéristiques principales** recensées de ces 28 enquêtés sont présentées dans le tableau suivant³⁰.

³⁰Tous les prénoms sont anonymisés en respectant la classe sociale, l'ethnie, la religion de la personne.

Prénom	Âge	Durée de vie sur le quartier	Activité	Parents	Fraterie	Observations
Aisha	12	12	CM2		1 grand frère, 1 grande soeur	
Gloria	12	5	Collégienne (6ème)	Mère : aide soignante Père : pasteur Ils viennent du Congo Kinshasa	1 grand demi-frère, 1 grande soeur, 1 petit frère, 1 petite soeur	Elle est née en Lettonie. Elle a habité à Villeurbanne avant d'arriver dans le quartier. Elle fréquente assidûment les activités Hors-les-Murs du CSB.
Sara	12	12	Collégienne (5ème)		1 grand frère, 1 grande soeur qui n'habite plus avec eux	Elle fréquente assidûment les activités Hors-les-Murs du CSB
Louise	14	14	Collégienne (3ème)	Père : enseignant université en ESS Mère : juriste	1 frère (5 ans)	
Maria	14	14	Collégienne (4ème)	Père : indépendant dans le nettoyage extérieur Mère : femme de ménage	Fille unique	Elle fréquente régulièrement les activités Hors-les-Murs du CSB
Marwa	14	11	Collégienne (4ème)	Père : artisan BTP Mère : au foyer	3 petits frères et soeurs	
Marwan	14	14	Collégien (3ème Prépa Pro)	Mère : sans emploi Père : indépendant dans le bâtiment	1 grande soeur et 1 petite soeur	Il fréquentait régulièrement les activités Hors-les-Murs du CSB.
Nils	14	14	Collégien (4ème)		1 petit frère	
Noa	14	5	Collégien (3ème)	Mère : dans l'humanitaire	1 grande soeur (18 ans, étudiante Science Po Paris, campus de Reims)	

Prénom	Âge	Durée de vie sur le quartier	Activité	Parents	Fraterie	Observations
Nael	15	15	CAP (plomberie ou serrurerie)	Père : cuisinier Mère : officier de police	1 grande soeur (23 ans) - Ne vit plus avec eux	
Paco	15	15	Lycée public (2nd)	Parents séparés Mère : veilleuse de nuit dans un foyer de personnes handicapées Père : conducteur d'engin	2 grands frère et sœur (22 et 23 ans), vivent avec eux, travaillent, ont arrêté les études à 16 ans	
Yanis	15	0	Lycéen privé (2nd)	Mère : conseillère en assurance	1 petit frère (13 ans)	Il habite Villeurbanne mais participait plus jeune à de nombreuses activités du CSB.
Alia et Saliha	16 et 15	15				Elles sont amies, habitent le quartier avec leurs familles. Saliha a travaillé dans une boutique de vêtement du quartier pendant 1 mois.
Walid	16	0	CAP Cuisine	Mère : aide soignante	1 petite soeur (10 ans)	Il habite le quartier de Garibaldi. Il venait à l'accueil de loisir du CSB.
Lou	17	14	Lycéen (Bac ST2S)	Mère : sans emploi Père : indépendant dans le bâtiment	1 petit frère et 1 petite soeur	Jeune homme trans. Sa transidentité n'est pas acceptée par sa famille. Il fréquentait les activités Hors-les-Murs du CSB lorsqu'il était plus jeune.
Sofiane	17	17	CAP (aide à la personne et vente)	Mère : travaille dans un restaurant à la Cité internationale	1 grande soeur (27 ans) - Ne vit plus avec eux, travaille au Groupama Stadium	
Zaim	17	7	CAP plomberie	Parents : travaillent au noir, viennent d'Albanie	1 petite frère et 1 petite soeur (5 et 2 ans)	Il vient d'Albanie. Il venait à l'accueil de loisir du CSB.

Prénom	Âge	Durée de vie sur le quartier	Activité	Parents	Fraterie	Observations
Anissa	21	21	Étudiante en formation d'éducatrice spécialisée	Mère : retraitée, Père : électricien	1 grand frère (40 ans)	Elle fréquentait beaucoup la MPT jusqu'à ses 14 ans.
Farah	21	21	Étudiante en BTS Gestion d'entreprise	Père : Commerçant, Mère : agent d'entretien	4 petits frères et soeurs (17 ans, 14 ans, 8 ans)	Elle fréquentait beaucoup la MPT jusqu'à ses 14 ans.
Noor	22	3	Animatrice/ Employée Amazon	Parents : sont en Algérie		Elle vit avec son oncle et sa tante. Ses derniers ont longtemps habité le quartier, habitent depuis 1 an à Moulin à Vent. Elle a été animatrice pendant un été pour le CSB sur les activités Hors-les-Murs
Tyla	23	23	En formation BPJEPS	Mère : agent d'entretien	1 grande soeur (24 ans), 1 petit frère (21 ans), une petite soeur (17 ans)	
Jeremy	23	1	Travaille dans le BTP			Il a grandi au Mas du Taureau à Vaulx en Velin. Il continue à fréquenter assidûment ce quartier. Il vit seul, il est locataire.
Doum	23	23				Doum est connu par les plus jeunes. Il participe à des trafics.
Malek et Hamza	23 et 25	20	Actifs			Ils ne vivent plus dans le quartier. Ils sont amis d'enfance. Leurs familles habitent encore le quartier. Ils ont fréquenté assidûment la MPT quand ils étaient au collège.
Henri	26	4	Master Droit - Concours officier de police	Parents : viennent de Bourges		Il vient de Bourges, il est venu à Lyon pour les études. Il se définit comme issu de la bourgeoisie. Il est locataire en colocation.
Tom	26	1	Etudiant (M2)	Parents : ouvriers, viennent du Portugal	1 grand frère	Il vient de Nancy. Il est venu à Lyon pour ses études. Il est locataire en colocation.
Gabriel	29	2	Chef de projet informatique	Parents : chefs d'entreprise	4 frères et soeurs	Il vient du Pays Basque. Il se définit comme venant d'une famille bourgeoise. Il est venu à Lyon pour le travail après avoir fait ses études à Bordeaux et travaillé à Paris. Il vit seul dans un appartement qu'il a acheté et rénové. Il est bénévole au CSB.

partie 3

ANALYSE

L'enjeu majeur pendant la jeunesse est l'acquisition de nouveaux territoires moins contrôlés par les parents" selon Amsellem-Mainguy³¹. Oppenchain décrit ce lien entre **mobilité et ancrage territorial** chez les jeunes de quartier populaire urbain par une typologie de 8 manières d'habiter le quartier³². Chez les garçons, il dépeint 4 portraits³³ :

- Les Adolescents de quartier qui ont un ancrage territorial fort et qui se replient sur le quartier après avoir vécu des expériences discriminantes à l'extérieur de celui-ci,
- Les Associatifs qui ont un ancrage territorial fort et une forte présence dans les associations locales,
- Les Flâneurs qui se détachent du quartier, s'en lassent et qui aiment l'anonymat de la foule à l'extérieur du quartier,
- Les Passionnés qui se détachent du quartier, s'en lassent et en sortent grâce à une pratique culturelle ou sportive intense.

Il dresse chez les filles 4 autres portraits :

- Les Filles de bonne famille sont très attachées au quartier, ont la sensation de ne pas être à leur place quand elles vont en centre-ville tout en étant fascinées par le mode de vie des Parisiennes,
- Les Guerrières ont un ancrage territorial fort mais apprécient sortir du quartier pour se confronter aux autres citadins,
- Les Flâneuses exclusives rejettent le quartier et apprécient les contacts éphémères de l'extérieur,
- Les Encadrées rejettent le quartier mais en sortent peu car craignent la foule.

Mais dans son étude, Oppenchain étudiait des lycéens dans un quartier populaire en banlieue parisienne. Ici, j'étudie des jeunes allant de 12 à 25 voire 30 ans, dans un quartier populaire en centre-ville de Lyon. **Le lien entre ancrage territorial et mobilité est-il le même dans un quartier en centre-ville ?** Quelles sont les particularités de celui-ci ? La centralité de Moncey-Voltaire permet-elle de nouvelles

³¹Amsellem-Mainguy Y., 2016, "L'accès à l'âge adulte pour les jeunes en France", Informations sociales, n°195, pp 9-13

³²Une typologie n'est pas un classement fixe. On peut passer d'une catégorie à l'autre, se retrouver dans plusieurs catégories en fonction des différentes socialisations, de la montée en âge,...

³³Oppenchain N., 2016, *Adolescents de cité. L'épreuve de la mobilité.*, Presses universitaires François Rabelais

formes d'ancrage territorial et de mobilité pour les adolescents du quartier ? Et ensuite, à **quelles sont les trajectoires possibles pour les jeunes adultes de Moncey-Voltaire ?**

3.1 - Sortir de l'enfance dans un quartier stigmatisé de centre-ville

Il s'agit dans un premier temps de comprendre **comment les jeunes grandissent dans le quartier Moncey-Voltaire**. Nous avons vu en première partie que le quartier est situé dans une aire plus vaste appelée la Guillotière et dont les limites géographiques sont mouvantes. Cette dénomination est un stigmate pour les jeunes résidents. Comment s'en emparent-ils ? **Qu'est-ce que ce stigmate produit dans leur construction sociale ?**

3.1.1 - La fierté de la Guillotière

Le fait que le quartier Moncey-Voltaire soit un quartier de centre-ville intéresse peu les plus jeunes des enquêtés. Entrant tout juste dans la préadolescence, sortant à peine de l'enfance, ils retiennent que le nom de "la Guillotière" est connu pour ses "embrouilles". Lorsque je leur demande de décrire leur quartier, ils décrivent les bâtiments, la végétation puis **racontent les rumeurs du quartier**, les "potins"³⁴. Ils rient des disputes du quartier, en jouent, ont des rictus de fierté sur le visage, expriment une forte approbation pour les bagarres.

Extrait du journal d'enquête

25 juillet 2023

Alors que l'atelier du documentaire audio commence, le réalisateur leur demande [aux jeunes filles] de parler de leur quartier entre eux. Aisha et Sara, 12 ans toutes les deux, s'exclament : "Il y a que des embrouilles ici, c'est trop bien !", Sara ponctue les propos en dansant sur place. "Ça fait de l'animation !" Aisha ajoute. Elles continuent ainsi pendant 5 minutes, félicitant une embrouille passée quelques jours plus tôt, applaudissant les bagarres. Alors que les réalisateurs leur demandent d'en parler davantage, ou d'expliquer ce qu'elles ressentent par rapport à ça, si elles trouvent ça bien, la discussion tourne finalement court. Elles répètent que c'est trop bien les embrouilles, que au moins elles ne s'ennuient jamais.

Louise, 14 ans, est la seule de sa classe d'âge à me parler explicitement de **la manière dont l'extérieur perçoit son quartier**, en disant qu'elle n'aime pas cela car "*Tout le monde a peur un peu*" et que "*tout le monde croit que c'est de pire en pire alors que c'est pas joyeux non plus mais c'est pas dangereux*".

³⁴Ce mot est utilisé par Maria, 14 ans, alors que je lui demande si je peux discuter avec elle du quartier. Elle accepte en souriant, et ajoute à voix basse "Je vais te raconter tous les potins !".

Ces jeunes s'approprient l'identité qui est donnée à leur quartier et **l'utilise avec humour**. De par l'importance de cette caractéristique, je nomme ce portrait-type les Fanfarons.

Ils sont visibles sur la **place Bahadourian**, lors des grandes vacances et à partir de 18h lors des semaines scolaires. Plus jeunes, leur lieu de retrouvaille se trouvait être **le parc à jeux de la place Bahadourian**, en face de l'école primaire et maternelle Painlevé. C'est un parc à jeux rénové il y a plusieurs années de cela, clos par 3 grillages et un muret. L'intérieur de ce lieu est toujours l'endroit où les jeunes Fanfarons se retrouvent, avant de faire des allers-retours entre l'intérieur et l'extérieur du "Parc" comme elles l'appellent. De leur âge, il n'y a quasiment que **des jeunes filles dans l'enceinte du parc**, les jeunes garçons se déplaçant soit vers le stade de la place, soit vers "le stade vert", appellation qu'ils donnent pour le citystade situé à côté du collège Raoul Dufy, le stade Simone Prelle.

Être fier de son quartier

Les Fanfarons, filles comme garçons aiment ce quartier parce qu'ils y ont grandi, parce qu'il y a "**plein de gens différents mais ensemble**" (Jeune fille, 13 ans, lors de l'atelier participatif du 27 septembre), "*mixte culturellement*" (Louise 14 ans), parce que les amitiés se sont nouées et les activités se font dans le quartier (Gloria, 12 ans).

Tous considèrent qu'**ils habitent le quartier de la Guillotière**. Lors du portage de parole du 27 septembre où l'exercice consistait à entourer son quartier, une grande partie des jeunes entourait le nom "La Guillotière", inscrit sur la carte. Il leur était difficile de se repérer sur cette dernière, mais surtout, ils me disaient que pour eux, ils habitaient "*La Guillotière, donc [ils] entourent La Guillotière comme mot !*".

Que ce soit de vraies histoires, ou des histoires entendues puis rapportées, mes 6 mois de présence sur le terrain ont été ponctués d'histoire de violences, d'"embrouilles", de "kidnapping d'enfant". Les jeunes filles l'évoquent tantôt avec crainte "c'est la jungle ici !" (Sara, 12 ans), "c'est un quartier de racaille" (Maria, 14 ans), tantôt d'un ton enjoué "les embrouilles c'est trop bien, on s'ennuie jamais !" (Aisha, 12 ans). La valorisation d'épisodes violents est tout de même partagé d'avantage par les jeunes garçons.

Extrait du journal d'enquête

27 septembre 2023

[Lors d'un atelier participatif sur la place Bahadourian] Un groupe de 5 jeunes hommes âgés entre 12 et 16 ans arrivent. Je les ai déjà vu sur la place, au stade vert, faire des allers-retours. Ils passent devant nos tables, le dos droit, la démarche assurée. (...) Ils m'interrogent sur ce qu'il faut faire ici. Sur la carte plastifiée, ils inscrivent au feutre effaçable des insultes les uns envers les autres, "PDP 69" (Place du Pont). Ils rient, s'esclaffent, lâche des "ouais la Guillotière, c'est chez moi ça !". Ils essayent de se donner des intonations de jeunes hommes à la voix grave. Ils "roulent des mécaniques", empruntent les codes, attitudes et habitus des "jeunes de quartier".

Pour représenter leur quartier, certain choisissent des cartes qui représentent des immeubles. Un jeune prend celle qui représente une forêt et en regardant ses amis lâche : "C'est la jungle le quartier !".

Alors qu'ils vont pour partir, je leur demande s'ils vont à la MPT. Ils me disent que non, ils vont au stade vert. Je leur demande s'ils s'ennuient parfois, s'ils ont envie d'activités. Ils me disent que non, pas du tout, ils ne s'ennuient jamais.

J'en recroiserai certain de temps à autre sur la place Bahadourian, ou sur la place Gabriel Péri. Ils ne sont jamais fixes, ils sont mobiles, allant de la place Péri à la place Guichard, en passant par le stade vert. Ils sont rarement seul, souvent à deux. Ils marchent toujours d'un pas décidé, comme s'il se déplaçait dans un but précis, tout en se balançant d'un pied sur l'autre quand ils marchent, encrant leur démarche dans le sol, reprenant une nouvelle fois l'habitus et les codes des jeunes de quartier.

Cette valorisation peut être perçue comme le début de l'expression d'une forme de masculinité marginalisée.³⁵

³⁵ Je reviens sur cette notion plus tard, lors de la présentation de portrait type des Rouilleurs Efficaces.

Une mobilité restreinte mais nuancée en fonction du genre et de la classe sociale

Les Fanfarons ont un **ancrage territorial fort** : s'ils sont libres de rester jouer sur la place Bahadourian, ils se déplacent très peu en dehors du quartier, leur mobilité étant peu autonome. La majorité n'a pas d'abonnement TCL.

-Tu vas un peu dans d'autres quartiers de Lyon ?
-Parfois j'accompagne Maria ou je vais la chercher donc je vais à Voltaire et un moment je suis allée presque à La Part Dieu, à la Tour Crayon, pour amener une amie à moi.
-Tu as jamais été par exemple à Bellecour ?
-Bellecour ?...
-La grande place, avec une statue.
-Ah si ! Mais jamais toute seule. Ah si, avec une amie pour aller au cinéma. Et par exemple si je suis en sortie avec des adultes, avec mes parents, ou Ados, sinon j'y vais jamais seule.
(Marwa, 12 ans)

En restant quasiment exclusivement dans le quartier, ces jeunes se mettent en scène, racontent les histoires entendues, les rumeurs et font l'expérience de leurs voisins, des commerçants, des adultes qui restent sur la place Bahadourian.

-Parce que je sors dans la rue et je peux dire bonjour à 5 personnes dont je connais pas le prénom. Je me suis rendue compte il y a 2 semaines qu'il y a quelqu'un que je salue depuis mes 3 ans et demi mais je connais pas son prénom.
(...)
-Est-ce que tes voisins c'est pareil ou tu les connais plus personnellement ?
-Bah personnellement c'est des gens que je connais plus, parce qu'ils ont des enfants, donc soit je les connais de l'école ou c'est tous des parents d'élève. Par exemple j'ai un voisin il a mon âge et du coup je le connais depuis la maternelle. Parce qu'il y a une cour donc parfois on fait des apéros tout ça et parce que je fais du babysitting donc des fois je garde et voilà.
(Louise, 14 ans)

En revanche, **un début de distinction quant à la mobilité s'opère en fonction du genre et de la classe sociale.**

Tout d'abord, les déplacements **des jeunes filles** dans le quartier semblent **beaucoup plus contrôlés par leurs familles**. Lors de l'atelier "A l'écoute du quartier" qui a eu lieu sur 5 soirées en juillet, les filles devaient appeler leurs parents pour leur demander ou les prévenir qu'elles allaient être mobiles sur le quartier. La présence des animateurs était une condition pour ce déplacement.

En revanche, **les jeunes garçons** ne participant quasiment pas aux activités Hors-les-Murs du CSB, **font des allers-retours** sur la place, sans avoir besoin d'animateurs ou d'accompagnateurs et ce jusqu'à la place Guichard ou la place Gabriel Péri.

-Et tu as toujours le droit de sortir comme ça ?
-Non. Non non non. Bah quand j'étais petit j'avais pas le droit, maintenant que je suis plus grand. J'ai pas le droit par exemple d'aller tout seul faire du shopping ou d'aller à LPD tout seul. J'ai le droit d'aller on va dire jusqu'à la place Guichard, juste pour jouer au foot, ou pour aller avec des copains, pour manger avec des copains.. Des fois aussi je mange à LPD avec des copains je le dis pas, je dis qu'on est allé...
-Place Guichard ?
-Ouais voilà.
(Nils, 14 ans)

Enfin, Louise 14 ans, dont les parents exercent des professions intellectuelles supérieures est la seule des enquêtés à m'indiquer avoir des activités extra-scolaires en dehors de Moncey-Voltaire.

-Qu'est-ce que tu fais de tes temps libres quand tu es pas en cours toi ?
-Ça dépend, soit je lis, soit je vais faire du roller sur la place et je vais rejoindre des gens pour traîner. Vu que je vais au conservatoire j'ai peu de temps libre en fait parce que j'ai beaucoup de travail et beaucoup de devoir. Globalement soit je dessine, je lis à mon bureau chez moi, soit je sors pour aller faire du roller.
(Louise, 14 ans)

Je la rencontre lors de ma première semaine de présence sur le quartier et suite à l'entretien semi-directif, **je ne la reverrai plus** : ni lors de mes observations du quartier, ni suite à des sollicitations par mail (elle n'a pas de téléphone portable).

Préadolescence dans un quartier en voie de gentrification

Ainsi, si le quartier se gentrifie, **la mixité sociale est très peu visible dans les groupes d'amis observés dans l'espace public**. En effet, lors des vacances scolaires par exemple, ce sont majoritairement des jeunes issus de CSP- qui se retrouvent dehors, permettant les interactions et les amitiés.

Ces pratiques différenciées de l'espace public en fonction de la classe sociale se retrouvent dans l'**étude sur les enfants de quartiers gentrifiés** de Authier et Lehman-Frish.³⁶ En effet, ils observent que " *à l'inverse de (...) l'école, les relations des enfants de milieux populaires dans le quartier se caractérisent par des formes assez marquées d'entre-soi social, qui apparaissent plus contraintes que choisies.*". Dans l'espace public, les relations sociales entre enfants sont beaucoup plus homogènes socialement que à l'école, du fait que dans les quartiers gentrifiés " **les enfants des classes moyennes supérieures cumulent des pratiques très diversifiées (...)** et en même temps fortement encadrées par leurs parents, qui accompagnent (...) la plupart des déplacements. Ces pratiques se combinent de surcroît à de nombreuses **activités « distinctives »** réalisées à l'extérieur du quartier : musique, théâtre, équitation, fréquentation des musées avec les parents, etc.(...) *comme si les parents orchestraient une sorte de « rééquilibrage social » par rapport aux relations très mixtes entretenues à l'école.*"

Ainsi, en grandissant, cette pratique différenciée de l'espace public en fonction de la classe sociale se perpétue. Les jeunes Fanfarons sont majoritairement issus de CSP-, car ce sont ceux les plus visibles dans l'espace public et donc ceux que j'ai pu approcher plus facilement en ouvrant mon terrain.

Les Fanfarons ont davantage conscience de ce qui est dit de leur quartier, de la manière dont il est dépeint par l'extérieur que du fait que ce soit un quartier de centre-ville. La centralité leur importe peu, car leur mobilité est restreinte et peu autonome. En revanche, s'ils ne parlent pas explicitement du stigmat, leurs manières d'agir en sont des réactions. Tantôt ils en jouent entretenant les rumeurs, amplifiant les disputes, tantôt ils valorisent la différence de ce lieu en en faisant la composante précieuse de leur quartier.

Les Fanfarons se veulent acteurs dans la manière dont leur lieu de vie stigmatisé, ils s'en emparent.

Des différences de classes et de genre sont perceptibles dans l'occupation de l'espace public. La construction genrée des déplacements s'accroît avec l'âge.

³⁶ Authier J-Y., Lehman-Frish S., 2012, "Il était une fois... Des enfants dans des quartiers gentrifiés à Paris et à San Francisco", *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n°195, pp 58-73

3.1.2 - Expression de la masculinité en quartier populaire

En observant les scènes et discours ordinaires, la construction genrée des jeunes habitants du quartier Moncey-Voltaire se dévoile. En effet, si "*le quotidien constitue un lieu de production du genre pour les femmes et les hommes des classes populaires*" comme chez les femmes et les hommes de toutes classes sociales, **la temporalité du quotidien** est particulièrement intéressante pour cette classe sociale car "*seules quelques personnalités d'exception accèdent au privilège de faire le saut hors du quotidien*"³⁷.

Chez les Fanfarons, une construction genrée s'observe déjà : les jeunes filles restent davantage sur la place Bahadourian et dans le parc à jeux, alors que **les jeunes garçons tentent d'élargir leur territoire** et d'occuper de temps en temps la place Gabriel Péri, tout en s'essayant au jeu de la bagarre, des "embrouilles", de "la rouille".

Connell décrivait en une typologie de 4 formes de masculinité, la manière dont la masculinité hégémonique se construisait en "relation avec diverses masculinités subordonnées [et en] relation avec les femmes"³⁸. La masculinité hégémonique, c'est-à-dire celle exerçant une domination sur toutes les autres, n'est par un portrait-type figé, mais plutôt **un "système" dominant** qui est variable en fonction des époques et qui se trouve **en interaction avec les autres formes de masculinité**. On parle ici "d'expression de la masculinité" et non de rôle masculin.

La **masculinité hégémonique** serait la masculinité qui incarne théoriquement toute l'expression de la masculinité la plus positive : virilité, hétérosexualité, peau blanche, capitaux social, économique et culturel importants, Peu de personnes peuvent atteindre cet idéal de masculinité. Ainsi, les individus qui participent à la reproduction de la masculinité hégémonique, qui profitent des bénéfices du patriarcat qu'elle compose sans en être la version affirmée, sont l'expression de la **masculinité complice**. La masculinité complice a intérêt à ce que le système patriarcal se pérennise. **La masculinité subordonnée** regroupe les hommes dont l'expression de la masculinité est jugée trop faible (les homosexuels, les hommes efféminés, ...), car ils sont supposés incarner des goûts et des pratiques antinomiques à la

³⁷Lüdtke A (dir), 1994, *Histoire du quotidien*, Edition de la Maison des sciences de l'homme

³⁸Connell R., 2014, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie (1995)*, Editions Amsterdam

masculinité hégémonique. Enfin **la masculinité marginalisée** regroupe les individus qui se trouvent en position d'infériorité par rapport aux autres masculinités, à cause de caractéristiques différentes à celles de la masculinité hégémonique (porteur d'un handicap, sans domicile fixe, minorités ethniques, ...)

Dans le quartier Moncey-Voltaire, le Rouilleurs Efficaces sont issus de classe populaire. **La masculinité** de cette classe s'est construite **autour du modèle ouvrier**, de la puissance du corps, de la virilité, de la performance³⁹, de l'endurance, de l'insensibilité et légitimait la domination sur les épouses. **Leur seule ressource se trouve être la force physique**. Il s'agit donc d'une ressource **précaire** car le travail ouvrier abîme le corps, le fatigue. De plus, depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le monde ouvrier connaît de **grandes transformations structurelles** avec une forte **tertiarisation**, un développement des nouvelles technologies et des communications. Cette classe se trouvant alors dépossédée, **privée de sa ressource** pour se définir comme homme, exprime une **masculinité marginalisée**. En revanche, il est important ici d'étudier ces jeunes à **l'intersection** de leurs caractéristiques sociologiques : ils ne sont pas seulement des jeunes hommes issus de classes populaires, mais également des **jeunes hommes racisés, et habitant un quartier stigmatisé**. Ainsi, par ce cumul de caractéristiques sociales, ils se trouvent d'autant plus **marginalisés** vis-à-vis de la masculinité hégémonique. Nicolas Jounin dans son ouvrage *Chantier interdit au public*, démontre comment les hommes racisés au sein du milieu ouvrier se trouvent une nouvelle fois infériorisés par rapport aux ouvriers blancs⁴⁰.

Akim Oulahaci étudie les masculinités marginalisées des "jeunes de quartier", et en réalise 3 déclinaisons⁴¹ :

- **La masculinité de quartier** qui "s'ancre dans un style de vie populaire et urbain", racialisée, hétéronormative, hypervirile, qui défie l'autorité.
- **La masculinité respectable** qui suit les normes sociales majoritaires, refuse la délinquance et accepte la mixité homme/femme

³⁹Vigarelo G. (dir), 2011, "Virilité ouvrière" by Pigenet M., *Histoire de la virilité. Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle*, Seuil, pp. 203-240

⁴⁰Jounin N., 2008, *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, La Découverte

⁴¹Oulahaci A., 2023, "Quand des "jeunes de quartier" performant le genre au croisement des rapports sociaux : des masculinités différenciées par la boxe thaïe", *De facto Migrations*, n°34

- La **masculinité déviante** qui dévie des normes sociales et suit des actes délinquants, de bagarre de rue, d'appartenance à une bande.

Ces trois formes d'expression de la masculinité marginalisée se retrouvent chez les Rouilleurs Efficaces.

L'expression de **la masculinité de quartier** s'observe notamment lors de leurs récits d'histoire avec les filles. A de nombreuses reprises, les Rouilleurs Efficaces viennent au Centre Social seuls pour me voir et discuter "de tout et de rien". En réalité, ils en viennent souvent à me parler de leurs histoires d'amour, ou du moins de filles qu'ils fréquentent ou aimeraient fréquenter.

Extrait du journal d'enquête

1er septembre 2023

Walid revient un soir au Centre, seul. Il m'avait dit qu'il allait venir avec Ophélie (la jeune fille qu'il drague), mais en voyant sur la conversation de groupe que Zaim voulait aussi passer ce soir-là, il a préféré venir seul. Il aurait été "gêné" de venir avec Ophélie en face de Zaim. Mais en face de moi, ça aurait été acceptable pour lui, il y aurait même eu une forme de démarche de me la "présenter". Finalement Zaim n'est pas venu, et Walid se retrouve seul avec moi. Il écrit à Ophélie sur Snapchat et il me dit qu'"elle [lui] lâche des vues". (...) Il lui écrit "est-ce que je te manque ?". Il me dit être stressé à l'idée de recevoir sa réponse. "Imagine elle me dit non !". (...) Je lui demande pourquoi il ne lui dit pas directement qu'elle lui manque, à lui. Il me dit "Je fais le pelo !"

Dans cet extrait, Walid 16 ans refuse de montrer à son interlocutrice qu'il tient à elle, qu'il souhaite la revoir. Il doit "faire le pelo", c'est-à-dire **jouer son rôle d'homme**, pour assurer un rôle viril. Faire le premier pas, ce serait risquer d'exposer son identité à une possible chute de virilité.

Cette virilité est couplée à **une hétéronormativité** très importante. Lors d'un entretien de groupe avec Zaim, Sofiane, Walid, Yanis et Nael, la discussion dévie et ils commencent à me parler de sexualité et notamment d'homosexualité. Zaim lâche "*Mais imagine il y en a un entre nous ?!*" et Sofiane surenchérit : "*Il parlerait avec une voix aiguë, il se tiendrait comme ça*" (il mime un déhanché et casse son poignet vers l'arrière). Être homosexuel, ce serait prendre des codes féminins selon eux, ce qui est inconcevable pour les Rouilleurs Efficaces tant de prendre des codes féminins que de côtoyer des hommes qui pourraient en porter.

LES ROUILLEURS EFFICACES

Les Rouilleurs Efficaces sont de jeunes hommes âgés de 15 à 22 ans. Ils ont grandi dans le quartier, ont été au collège de secteur, et sont désormais en CAP dans des formations dans toute la Métropole de Lyon. Ils sont issus de classes populaires et habitent encore chez leurs parents, souvent dans des familles monoparentales.

Les Rouilleurs Efficaces connaissent bien leurs voisins, les commerçants, et leurs amis habitent principalement le quartier.

Plus jeunes, ils fréquentaient le CSB, la MPT ou Ados, mais ils n'en sont aujourd'hui que consommateurs partiels : ils y "traînent", y "rouillent", en fonction de ce que la structure pourra leur apporter sur le moment T.

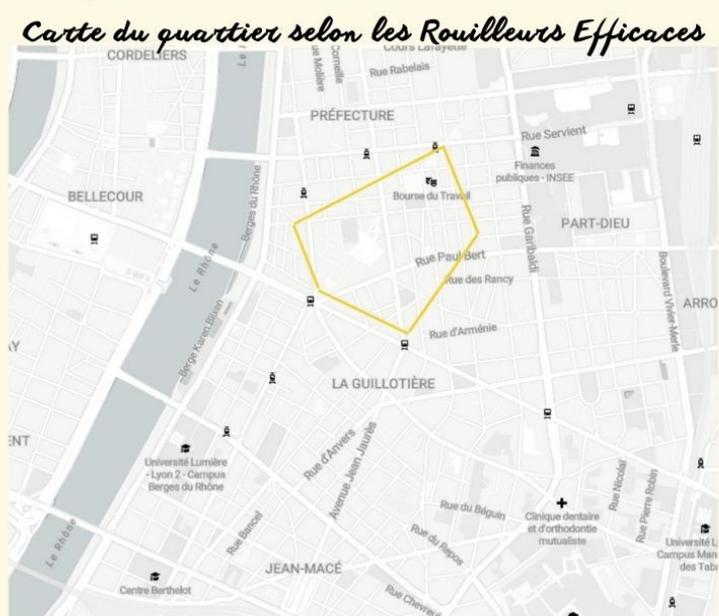
Ils ont une carte de transport en commun mais se déplacent, en dehors de leur temps de formation, surtout à pied. La trottinette électrique a pu être un moyen de locomotion par le passé, mais davantage pour

s'amuser avec, faire des "levers", que pour se déplacer d'un lieu à un autre.

Ils disent se promener dans tout Lyon, mais dans les faits sont très majoritairement dans le quartier, et étendent leurs balades au Centre Commercial de La Part Dieu, et plus rarement à Bellecour.

Le quartier se délimite pour eux au nord par la ligne de tram T1, au sud par la place Gabriel Péri (sans que celle-ci appartienne à ce qu'ils définissent comme le quartier), à l'ouest par le Cours de la Liberté et à l'est par le bout de la place Voltaire.

Ils ne disent pas habiter la Guillotière : pour eux, ils habitent "Moncey" ou "Voltaire" ou encore "Saxe". Ils portent des propos très virulents envers les personnes qui stationnent sur la place Gabriel Péri.



L'expression de la **masculinité respectable** se retrouve dans la manière dont les Rouilleurs Efficaces **repoussent le stigmatisme de leur quartier** qui selon eux, ne vient que de la place Gabriel Péri. En effet, ils considèrent que **la place Péri ne fait pas partie de leur quartier**, ils rejettent le nom "Guillotièr". Pour eux, ils habitent Moncey, Voltaire, ou encore Saxe. Rejeter ce nom, c'est refuser que le stigmatisme leur soit accolé, **c'est refuser d'être étiquetés** au même titre que les hommes qui trafiquent sur la place Péri.

-Tu continues à traîner dans le quartier ?

S - Non même pas, maintenant je traîne vers chez moi, place Voltaire. (...) Après il y a des embrouilles entre les grands de la place, et les bledards de la Guill. En mode tous les grands ils veulent virer toutes les personnes de la place. Ceux qui ont pas la nationalité

-Qui veut les virer ?

S - Bah eux, les grands ceux qui traînent à Bahadourian. Je sais pas si tu les connais

-(...) Et donc eux ils veulent virer..

Z - Les sonacs. Parce qu'ils font trop de la merde ! (...) En fait ça a une mauvaise réputation que à cause d'eux.

(...)

-Et vous vous trouvez que c'est positif ou c'est négatif ?

W - Bah ouais. Quand on te dit la Guillotièr tu dis quoi ? Ils vont te dire quoi ? Des bledards, un quartier de bledards !

S - Un quartier pourri

Z - Des sonacs

W - Ils vont te dire y'a que des sonacs ici

(...)

Y - La Guillotièr en vrai de ce que j'entendais, c'est que c'est un quartier de bledards tu vois ce que je veux dire ou pas ? Tu connais Marseille, Nouailles, tu vois si je te dis Nouailles. Bah c'est normal après, à Paris aussi il y a un quartier où il y a que des arabes, c'est normal, moi ça me fait rien je m'en fous.

-Mais ça a une connotation négative ?

Y - Après c'est plus pour ceux qui habitent ici. Si tu habites ici tu as pas forcément envie qu'on dise que t'habites dans un quartier où il y a que des arabes, tu vois ce que je veux dire ?

-Parce que c'est négatif d'habiter un quartier avec des arabes ?

Y - Non c'est pas négatif, mais c'est la manière dont les gens le disent, c'est négatif

(Sofiane 17 ans, Zaim 17 ans, Walid 16 ans, Yanis 15 ans)

Le stigmatisme de la Guillotièr devient trop fort à l'heure où leur masculinité ne pourra prendre qu'une expression marginalisée. Il s'agit alors pour eux **d'alléger le stigmatisme** en refusant qu'il leur soit accolé. Dans le même sens, ils valorisent les

Grands qui "protègent" la place Bahadourian des trafics extérieurs leur permettant une nouvelle fois de repousser le stigmaté.⁴²

Pourtant, les Rouilleurs Efficaces expriment également une masculinité déviante, notamment par la régularité d'épisodes violents de bagarre entre groupe ou entre eux.

-C'est quoi tes endroits préférés dans le quartier ?
-Ah c'est compliqué ça.
-Ou ce que tu détestes.
-Bah la Guill
-Ah ouais ?
-Nan j'aime vraiment pas l'endroit. (...)
-Pourquoi tu aimes pas ?
-L'expérience. Ce qu'il s'est passé là-bas c'est... Depuis tout petit ! Là-bas j'ai appris à me battre. Mes premières tapes c'était à la Guill. Et Dieu seul sait que j'en ai fait beaucoup (rire), et ça m'a créé beaucoup de problèmes
(Zaim, 17 ans)

Extrait du journal d'enquête
Zaim (...) m'a parlé d'une bagarre organisée dans une ville à côté. Un groupe Snap avait été créé pour cette bagarre, et tous ceux qui y étaient ajoutés étaient invités à venir se battre. En 1v1, c'était mieux selon lui, plus loyale. Zaim me dit que c'est possible qu'il ne se passe rien du tout, parce que la plupart vont prendre peur. Je lui demande pourquoi ils y iraient alors. "Pour l'honneur". "Mais Livia, je t'ai rien dit hein, tu dis rien, tu en parles pas (...)"
Je propose au groupe l'air de rien, d'ouvrir le centre le lendemain, qu'on se pose et qu'on regarde un film. Sofiane rigole et me dit "Ah mais demain j'ai été invité à un truc, ça va être chaud". En partant, je leur dis de prendre soin d'eux, "faites l'amour pas la guerre" et Sofiane rit de nouveau en disant "ah bah là ça va plus être la guerre si !". Le soir même, je reçois un message de Zaim me disant que tout s'est arrangé en une soirée. Il n'y aura pas de bagarre le lendemain.

3.2.3 - Expression de la féminité en quartier populaire

Alors que les hommes racisés se retrouvent dans l'expression d'une masculinité marginalisée, c'est "**la féminité qui protège les femmes et les jeunes femmes du racisme. Elle permet, plus facilement qu'aux hommes, d'aller vers la société, de sortir de l'enfermement**" selon Lapeyronnie⁴³. En effet, c'est grâce à leur féminité qu'elles se retrouvent moins stigmatisées en dehors du quartier : **elles sont**

⁴²Je reviens sur cet élément en partie 3.2

considérées comme moins déviantes, moins violentes, et pouvant alors être "sauvées" de leur condition sociale. *"Dans la logique raciste, il importe de se démarquer ou d'arracher les femmes à l'emprise et à la menace d'une sexualité « déviante » « sale » ou « violente » qui est associée aux Arabes.*"⁴⁴

C'est pourquoi les jeunes femmes du quartier portant le voile se retrouvent stigmatisées doublement : **leur féminité ne les protège plus du racisme car elles sont voilées.**

*"Le port du voile associe celle qui le porte au monde des Arabes ou des musulmans, au monde non moderne ou antimoderne de l'Autre. Il est interprété comme une marque du refus de l'émancipation par les Blancs, comme un refus d'être sauvée, comme le choix de la passivité ou comme l'expression d'une solidarité sexuelle avec les Arabes. (...) [Dans] l'espace public où il fait l'objet de nombreux rejets, sa signification n'est pas donnée par celle qui le porte mais d'abord par le regard qui est posé sur lui. **Au-delà de la manifestation d'une pratique religieuse, il est interprété comme l'affirmation d'une absence de liberté**, voire comme une servitude et surtout, comme la marque d'une absence de réciprocité, le signe d'une indisponibilité relationnelle et sexuelle, le déni de l'individualité. (...) Mais comme l'a bien souligné Fanon, l'attribution d'un pouvoir aux femmes en les dévoilant et en les faisant entrer dans la féminité est aussi **une façon pour le colonisateur d'affirmer son propre pouvoir sur les hommes colonisés**, une façon de conquérir et de coloniser une société.*"⁴⁵

J'appelle les Ambitieuses Insaisissables les jeunes femmes de 15 à 22 ans du quartier issues de CSP-.

⁴³Lapeyronnie D., 2008, *Ghetto urbain, Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Robert Laffont, p 533

⁴⁴ *ibid*

⁴⁵ Lapeyronnie, *op.cit*

LES AMBITIEUSES INSAISSISSABLES

Les Ambitieuses Insaississables sont des jeunes femmes de 15 à 22 ans, issues de classes populaires. Elles étudiaient dans le collège de secteur, sont désormais au lycée en filières générales ou professionnelles, en BTS, ou travaillent. Elles testent, changent de filières, essayant. Elles habitent chez leurs parents.

Elles connaissent leurs voisins, les commerçants. Elles fréquentaient plus jeunes la MPT et Ados, et continue de se rendre très régulièrement dans cette dernière, où elles entretiennent avec la coordinatrice une grande relation de proximité et de confiance.

Elles se déplacent à pied, en TCL, en voiture pour les plus âgées, sortent du quartier.

Elles sont visibles dans le quartier dans les commerces, lorsqu'elles sortent de chez elles, ou dans le parc à jeux de la place Bahadourian, avec les mamans. Elles disent ne pas vouloir rester dehors pour ne pas être dérangées par les interpellations des "sonacs".

Elles sont décrites comme ambitieuses, concentrées sur le futur, sur leurs études ou souhaitant s'investir pour le quartier.

Carte du quartier selon les Ambitieuses Insaississables



Les jeunes femmes de 15 à 22 ans ont été les enquêtées **les plus compliquées à saisir**, notamment pour celles âgées de 15 à 18 ans. En 6 mois d'enquête, je n'ai pu passer un entretien semi-directif qu'avec une jeune femme de 22 ans, puis au dernier moment (mi-décembre) un entretien avec 3 jeunes femmes de 21 à 23 ans. Je n'ai observé de manières récurrentes que 2 jeunes femmes lors de mes passages dans le quartier, Alia et Saliha. Ce sont les seules jeunes femmes de leur âge qui stationnent sur la place Bahadourian. Elles ont 16 et 17 ans. Elles portent le voile. Alia est la grande sœur de Aisha, une jeune de 12 ans très présente lors des activités Hors-les-Murs. C'est par ce biais que je tente de les approcher : on s'est souvent croisé sur la place Bahadourian, Aisha a déjà parlé de moi à Alia.

Extrait du journal d'enquête

26 juillet 2023

Aisha me dit que sa sœur est sur la place, que je peux aller la voir maintenant. Elle n'est pas seule, elle est accompagnée d'une amie, Saliha. Alia (la sœur de Aisha) ne me parlera pas et ne me regardera pas de tout notre échange. Je discute donc avec Saliha. (...) Je lui présente ce que je fais jusqu'en décembre, que je vois avec les jeunes du quartier comment ils le vivent, ce qu'ils aiment, ce qu'ils n'aiment pas, ce qu'ils aimeraient faire dans le quartier. Je leur indique qu'on est pas obligé d'en parler ici, qu'on peut se mettre ailleurs, tranquille. Saliha me demande "Mais, c'est quoi la suite de ça, vous allez vous en servir pour quoi ?". Je lui explique le secteur jeune du Centre Social, l'importance de comprendre ce dont les jeunes ont envie pour ne pas construire n'importe quoi. Que ce n'est pas seulement pour du ludique, qu'elles peuvent avoir juste besoin d'un espace où se poser, safe voire en non-mixité. Que c'est important pour moi d'avoir leurs avis, surtout que j'ai du mal à rencontrer des filles. Elle me regarde en souriant, me dit "on va réfléchir à tout ça et on te dit". Je lui laisse mon numéro, pour qu'elle ait mon contact au cas où, même si je me doute qu'elle ne m'écrira jamais.

Et en effet, elle ne m'écrira jamais. Je continue pourtant à les croiser jusqu'au mois d'octobre. Chaque fois que je les croise, elles sont assises sur un banc, dans le parc à jeux de la place Bahadourian, à côté des femmes identifiées comme étant "les mamans".

Je croise Saliha une dernière fois dans la boutique de vêtement voisine du Centre Social Bonnefoi. Elle y est vendeuse pour un mois. Je lui dis bonjour chaque fois que je passe devant la boutique, lui demande si ça se passe bien, tente de plaisanter avec elle. Le dernier jour, Alia est avec elle, elle ne travaille pas mais lui

tient compagnie. La boutique est vide. Je prends de leurs nouvelles et leur propose une nouvelle fois qu'on discute du quartier, je leur dis que je suis juste à côté si elles ont envie de discuter. Alia ne me regarde toujours pas. Saliha a un rire expéditif. Je m'en vais, **j'ai la sensation de les déranger.**

Saliha et Alia ne sont pas les seules jeunes femmes avec qui j'ai tenté d'établir un contact, sans succès. 5 autres jeunes femmes n'ont pas répondu à mes sollicitations. Ici, la sensibilité du terrain prend tout son sens : **mon habitus de chercheuse ne convenait pas pour une telle mise en lien.** La confiance n'était pas suffisante pour se rencontrer en face à face et discuter de leur lieu de vie.

Finalement, au bout des 6 mois, c'est grâce à la mise en lien avec la responsable jeunesse de Ados, que 3 jeunes femmes de 21 à 22 ans acceptent un entretien. Elles lui portent une grande confiance, et nous ayant vu ensemble deux soirs de suite, acceptent de me retrouver dans les locaux du Centre Social.

Les allers-retours scolaires des Insaisissables

La responsable jeunesse de Ados m'a décrit en amont de l'entretien les jeunes femmes qu'elle accompagne. Selon elle, **elles sont beaucoup plus ambitieuses que les garçons**, c'est pour cela qu'elles ne sortent pas pour "rouiller" dans le quartier. Lorsqu'elles sortent, elles ont quelque chose à faire : elles font des courses, elles participent aux activités des associations, elles montent des projets. **Elles seraient trop concentrées sur leurs études pour sortir**, elles auraient une vision à plus long terme que les garçons, créant une vraie distinction entre leur manière d'occuper l'espace public.

Farah, Anissa et Tyla me décrivent les directions qu'elles ont prises au lycée puis en études supérieures. Elles ont toutes réalisé un bac général, mais pas au même endroit. Anissa par exemple n'a pas voulu aller dans son lycée de secteur, et est parti sur la Presque-Île.

-Il fallait sortir de... On a grandi ici, on fait tout ici, tu peux pas aller au lycée... (...) Bah je l'aurais super mal vécu de rester dans mon lycée. Et en plus c'est des toilettes, ça fait 5 m2, c'est super petit ! (...) Si c'est pour voir toutes les têtes de cul !
(Anissa, 21 ans)

Par la suite, **elles ont “tout testé” comme elles le disent**. Après le bac, elles ont tenté une fac de médecine pour Tyla, une fac de droit pour Farah et une école d'éducateur spécialisé pour Anissa. Anissa est d'ailleurs la seule à suivre la voie qu'elle avait choisi dès la fin du lycée : 2 échecs consécutifs au concours d'entrée d'école d'éducateurs spécialisés ont ralenti son entrée en étude. Tyla est désormais en formation BPJEPS et réalise son stage à Ados, et Farah est étudiante en BTS gestion d'entreprise.

Les Rouilleurs Efficaces et les Ambitieuses Insaisissables tentent de s'extraire des dominations de leur classe sociale : les jeunes hommes par l'exercice de leur masculinité, les jeunes femmes par l'exercice de la scolarité. En effet, ces dernières ne peuvent utiliser leur féminité au même titre que les jeunes hommes utilisent leur masculinité : les codes et expression de la féminité sont des risques de rumeurs.

Le phénomène de **la rumeur “est l'arme fatale de la ségrégation des genres”** en quartier populaire. *“Les jeunes femmes doivent veiller à ne pas déclencher des rumeurs pouvant salir leur réputation, les faire passer de la catégorie des filles « bien » à celle des « pas bien », des filles sérieuses à celle des filles pas sérieuses.”⁴⁶ « Même si elles ne sont pas en compagnie d'un garçon, leur présence en dehors du quartier peut susciter des soupçons et des commérages. (...) Les stratégies de contournement sont nécessaires ».*

J - Je vais t'expliquer un truc. En fait les jeunes de quartier, ils jugent par rapport à ce qu'ils voient. Ça veut dire tu peux très bien être une personne très bien, tu es pas une BDH, ni un bonhomme, qui se respectent, qui va travailler tout ça, mais tu te balades dans le quartier en jupe, ils vont directement te prendre pour une pute tu vois. Le problème il est là, les gens ils jugent directement avec ce qu'ils voient. Mais s'ils t'auraient vu toi, bien habillée, correct, ils t'auraient pas traité de pute. C'est malheureusement la mentalité.
(Jérémy, 23 ans)

Extrait du journal d'enquête

22 août 2023

Je me mets à discuter avec Zaim d'articles de sociologie, d'études sur les femmes et les hommes en cité, et que les femmes sont toujours ramenées à leur potentielle vie sexuelle, qu'il vaut mieux être un bonhomme qu'une pute. Il affirme, me dit que c'est tout à fait vrai. Rajoute qu'une femme qui couche beaucoup c'est mal vu et pas l'inverse, et qu'il est pas d'accord avec ça. Qu'il veut “gérer” sa petite

⁴⁶Clair I, 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Armand Colin

sœur (elle a actuellement 5 ans), parce que déjà maintenant elle ne l'écoute pas, et il ne veut pas avoir "à changer de nom de famille". On parle alors de réputation, et son discours évolue. Il me dit que c'est surtout son grand-père et son père qui seraient très contrôlant quant à leurs relations, et alors il veut pouvoir parler avec sa sœur, car celle-ci ne le pourra pas, ni avec son père, ni avec sa mère. Il veut alors prendre le rôle de la personne qui la guidera, là où lui n'a jamais pu poser de question.

Les jeunes femmes qui sont statiques dans le quartier peuvent rapidement être perçue comme des femmes "qui cherchent". *"Une fille sans but est une fille à visée sexuelle. La féminité gratuite n'a pas droit de cité dans le quartier, les garçons sont là pour le rappeler"*⁴⁷.

Un acronyme revient régulièrement pour parler de ces filles "qui cherchent" : BDH. Cet acronyme remplace l'insulte "pute", et les jeunes filles, dès leurs 12 ans, emploient ce terme pour se positionner contre lui : **il ne faut pas être une BDH, une fille qui "prouve", il vaut mieux être un "garçon manqué"**.

Extrait du journal d'enquête

26 juillet 2023

Hier, le groupe de filles de 10-12 ans parlaient autour du fait qu'elles ne soient que des filles à participer à l'atelier, et ce que c'était d'être une fille dans ce quartier. Aisha était très fière de dire qu'elle était un garçon manqué. Sara disait que les autres filles n'étaient que des BDH.

Anissa, Farah et Tyla me confient également que lorsqu'elles étaient au collège, elles étaient toutes des "garçons manqués", qu'elles prenaient les codes des garçons.

Ainsi, de par la construction genrée des hommes et des femmes⁴⁸, la manière d'occuper l'espace public entre les hommes et les femmes se trouve différenciée. Elles se retrouvent également à établir des stratégies d'évitement pour palier à un sentiment d'insécurité plus important⁴⁹.

⁴⁷*ibid*

⁴⁸Voir la bibliographie très riche de la note de synthèse : Rouyer V., Meyaa Y. et Le Blanc A., 2014, "Socialisation de genre et construction des identités sexuées. Contextes sociétal et scientifique, acquis de la recherche et implications pratiques", *Revue Française de Pédagogie*, n°187 pp 97-137

- En fait les filles elles vont pas aller s'asseoir dehors parce que ce qui les gêne, je suis désolée je vais le dire comme elles le disent, c'est les "sonacs". Elles veulent pas se faire interpeller !
(Responsable jeunesse Ados)

M- Et il y a un truc qui m'arrive tout le temps, j'ai envie de l'enlever vraiment : les gens qui viennent t'accoster dans la rue. "Ouais t'es trop belle, t'as un numéro ?"

- *Ca ça vous arrive ?*

M- Ca m'arrive TOUT LE TEMPS. En fait en allant à Bahadourian pendant les vacances, il y a un mec qui m'a arrêté en faisait "ouais, t'es trop belle". Je l'ai même pas regardé ni rien, j'ai continué ma route et il a fait "ouais t'es trop belle, t'as pas un numéro ? T'as quel âge ?", bah j'ai pas ton âge, "mais tu peux rester", il était insistant, je lui ai dit "bon tu me saoules, tu peux arrêter s'te plait ?" et il est parti genre, il était en trottinette donc il est parti de l'autre côté.

- *Mais il avait ton âge ?*

M - Pas du tout ! Il avait genre la vingtaine... Ça m'arrive beaucoup trop souvent...

(Maria, 14 ans)

Gestion de l'espace différenciée et pari sur la scolarité rendent donc ces jeunes Ambitieuses insaisissables.

⁴⁹Cardelli R., 2021, "Les déplacements des femmes dans l'espace public : ressources et stratégies", *Dynamiques Régionales*, N°12, pp 102-121

Et les jeunes de CSP+ de 15 à 22 ans ?

Rouilleurs Efficaces et Ambitieuses Insaisissables sont issus de CSP- et expriment leur masculinité et féminité en fonction de cette classe sociale et du stigmaté que représente leur quartier. Or, le quartier Moncey-Voltaire comme nous l'avons vu précédemment est un quartier en voie de gentrification. Aucun des enquêtés âgés de 15 à 22 ans, ayant grandi dans le quartier, étaient issus de CSP+. Cela peut être dû à ma méthode d'enquête, basée sur l'interconnaissance et ma présence longue à l'extérieur, sur la place Bahadourian. Mais cela peut également être la représentation de **la distinction entre classes qui s'opère en quartier gentrifié**, comme vu précédemment à l'aide de l'étude de Jean-Yves Authier. **Les jeunes issus de CSP+ sortiraient davantage du quartier**, et deviendraient donc **invisibles** de l'espace public. Les jeunes issus de CSP- eux-mêmes n'auraient alors plus accès à cette population, l'école ne leur permettant alors plus de se retrouver. Lou l'exprime dans cet extrait d'entretien :

-L'autre fois tu m'avais dit, ouais quand on parlera du quartier, je te dirais mais tout le monde a mal fini genre. (...) Mais ça veut dire quoi mal finir ?

-Par mal finir j'entends échec scolaire et drogue. Parce que pour moi c'est mal finir parce que tout le monde dit que c'est mal finir, donc on va dire que c'est mal finir. (...) Donc toutes les personnes du quartier que je connais qui a mon âge, ou qui ont un an de plus ou un an de moins (...) ont tous fini en échec scolaire ou dans la drogue. Tous. Sans exception.

-Echec scolaire c'est à partir de quand ?

-Milieu collège, 4ème.

-Et drogue c'est quelle drogue ?

-Ça dépend qui, mais surtout la fumette. (...)

-Donc tu connais personne, vraiment personne qui a... Par exemple L, dont tu me parlait avant, elles ont fini échec scolaire et drogue ?

- L, elle habite pas à Guillotière. Elle elle habite où ? A Préfecture... Et elle, c'est une petite chichosse de mon cul, une grosse droitarde. (...)

- Donc elle fait pas vraiment partie du quartier pour toi ?

-Non non, elle elle venait que pour l'école, elle trainait jamais ici.

-Mais donc ceux qui habitent Préfecture ils vont dans la même école que vous ?

-Ouais, elle et toutes ses copines les bourges là. (...)

-Et à l'époque tu voyais déjà la différence ?

-Quand j'étais au collège ? Ah mais oui, tu sens le fric. C'est vraiment un vrai truc (...).

-Et tu connais personne qui a été en lycée général ? (...) Et en études sup ?

-Ah non... (...) Soit je connais pas, mais aussi la plupart des gens que je connais ils sont déscolarisés. (...) Et il y a plein de gens qui vont en CAP, en pro ou en techno comme moi. Il y en a qui vont en général mais ils savent pas ce qu'ils vont faire après. Mais de mon école, c'est pas des gens qui étaient de la Guillotière. C'est soit la Préfecture, soit plus loin...

-Et c'est eux qui vont en lycée général ?

-Ouais, la plupart d'entre eux. Et c'est vraiment une vraie remarque hein, c'est pas pour dire les gens du quartier ils sont tous con, mais c'est une vraie remarque.

(Lou, 17 ans)

Ainsi, dans le même temps, il considère que les jeunes qu'il fréquentait à l'école élémentaire et au collège ne faisaient pas parti de son quartier car ils habitaient plus proche du quartier de la Préfecture et ils étaient "riches" et il distingue cette catégorie de celle de son quartier, car ce sont ceux qui accèdent par la suite au lycée général.

Malgré la centralité du quartier Moncey-Voltaire, la mobilité des jeunes résidents est peu autonome et peu expansive. Ce sont les jeunes issus de CSP- qui restent principalement sur la place Bahadourian. En grandissant, les garçons restent visibles dans l'espace public. Ils testent différentes formes de masculinité marginalisée afin d'exercer une domination là où leur classe et leur race ne leur permettent pas. Les filles quant à elles, ne pouvant dominer par leur féminité, s'essayent au jeu scolaire et disparaissent de l'espace public.

Fanfarons, Rouilleurs Efficaces et Ambitieuses Insaisissables agissent en réactance au stigmatisme de leur quartier.

- Les Fanfarons utilisent le stigmatisme avec humour et fierté
- Les Rouilleurs Efficaces cherchent à fuir le stigmatisme tout en restant dans le quartier. Ils s'approprient des masculinités marginalisées.
- Les Ambitieuses Insaisissables cherchent à fuir le stigmatisme en sortant du quartier, en restant chez elles. Elles investissent dans leur scolarité.

A 18 ans, ils se retrouvent tous face à une nouvelle population intéressée par la centralité de leur quartier, qui jusque là, ne jouait pas sur eux.

3.2 - Être confronté à l'Autre dans un quartier stigmatisé de centre-ville

En vieillissant, les jeunes du quartier, filles comme garçons poursuivent le chemin vers l'âge adulte. **Les "seuils" de ce passage sont aujourd'hui désynchronisés** : *"on serait ainsi passé d'un modèle concentrant les étapes dans le temps et l'espace social à une diversité de modèles plus ou moins distendus, spécifiques, marqués par des allers-retours"⁵⁰.*

La désynchronisation la plus visible dans le cas du quartier Moncey-Voltaire est celle du **passage à la décohabitation**, c'est à dire le fait de quitter le foyer où le jeune a grandi. En effet, alors que les jeunes habitant le quartier depuis leur enfance se heurtent à de **nombreux freins pour entreprendre une décohabitation**, ils se retrouvent, du fait de la centralité et l'attractivité du quartier en voie de gentrification, **face à l'arrivée de jeunes de leur âge** qui pour leur part, ont déjà décohabité.

3.2.1 - Une décohabitation complexe

La décohabitation représente un passage matériel vers l'autonomie. En revanche, **elle ne se déroule pas de manière homogène et linéaire** et est marqué par des allers-retours. La décohabitation est rendue possible par deux variables : **l'environnement familial et le type d'étude et/ou de travail** du jeune⁵¹.

L'environnement familial, c'est-à-dire la composition de la famille, sa catégorie socio-professionnelle, ses capitaux économique, social et culturel, va influencer le type d'étude et/ou de travail choisi par le jeune. Or, ce choix va lui-même influencer les chances de décohabitation et inversement.

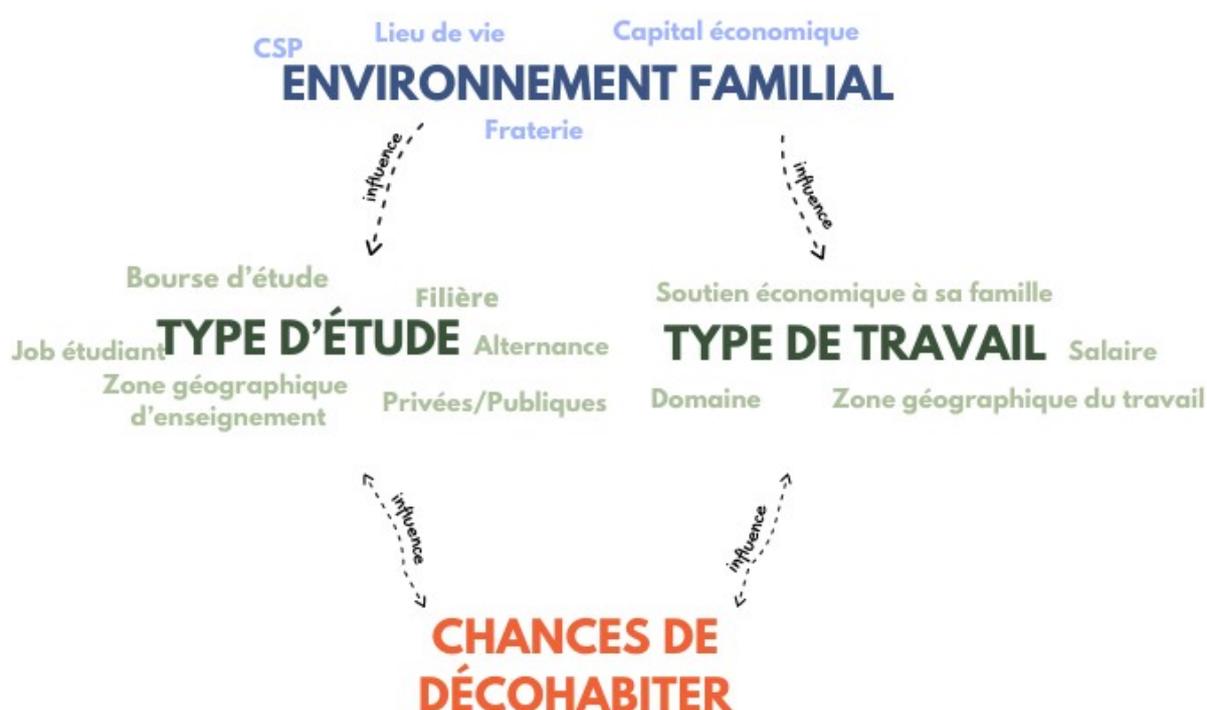
Par exemple, un jeune qui habite le quartier de Moncey dans une famille dont les parents sont enseignants-chercheurs, aura plus de chance de réaliser des études supérieures qu'un jeune dont les parents sont ouvriers⁵². De la même manière, si ces deux jeunes issus de familles aux CSP différentes souhaitent tous les deux réaliser leurs études sur Paris, le jeune issu de CSP + aura plus de chance de décohabiter, là où le fait de changer de ville pourra représenter un frein aux études

⁵⁰ Amsellem-Mainguy Y., op.cit

⁵¹ Olympio N. et Germain V., 2020 « La démocratisation des parcours étudiants à l'aune de l'autonomie résidentielle et du type d'études », *Formation emploi*, n°152, 7-27

⁵² Bourdieu P., Passeron J-C., 1970, *La Reproduction*, Edition de Minuit

sur Paris pour le jeune issu de CSP -, voire une possible réorientation pour trouver des études de proximité. En revanche, certains jeunes vont également faire le choix délibéré de s'orienter vers des filières situées géographiquement loin du foyer familial afin de réussir à quitter ce dernier en s'appuyant sur les aides allouées aux étudiants boursiers du supérieurs (bourses et résidences Crous).



Se lancer dans des études supérieures est donc un facteur récurrent de décohabitation chez les jeunes, notamment pour ceux qui habitent en zone rurale, ou en banlieue⁵³. Ici, les jeunes de Moncey-Voltaire habitent en centre-ville de Lyon. Les campus universitaires et autres écoles de l'enseignement supérieur se trouvent donc accessibles géographiquement, ne nécessitant pas une décohabitation pour assister aux cours et évitant ainsi des dépenses économiques supplémentaires. Ainsi, les jeunes de Moncey-Voltaire doivent réaliser des études dans une autre ville afin de décohabiter grâce aux études.

Il est également possible pour eux de travailler pour permettre la décohabitation, mais **l'accès à l'emploi n'est pas toujours synonyme d'autonomie de logement**. En effet, le *“coût financier de l'accès au logement*

⁵³Dietrich-Ragon P., 2021, “Les étudiants des catégories populaires face à la décohabitation familiale. Recherche de logement et perception de sa place dans la société”, *Terrains et travaux*, n°38, pp 121-146

autonome, la capacité à mobiliser une aide financière de la famille et des aides publiques (...) ou encore la mise en couple, vont jouer un rôle socialement différencié sur l'autonomie résidentielle. (...) Ainsi, certains jeunes adultes vont trouver certaines contreparties « financières » à une cohabitation prolongée avec leurs parents et inversement, d'autres vont privilégier l'autonomie résidentielle (avec ou sans aide des parents), malgré le surcoût budgétaire"⁵⁴

Il s'agit également, au-delà de l'aspect matériel et économique, de **pouvoir envisager de quitter le quartier**, d'ouvrir ce champ des possibles. Cela peut se concrétiser avec une envie de s'élever socialement et de le représenter en quittant le son lieu de vie pour un autre. Lagier étudie notamment les jeunes de quartiers populaires en banlieue qui décohabitent pour la ville⁵⁵. Ici, les jeunes de Moncey-Voltaire ne rejoindraient pas "la ville" (sous-entendu un endroit plus proche du centre-ville), puisqu'ils s'y trouvent déjà en son sein, mais seraient amenés à changer de quartier, d'arrondissement. On peut parler ici d'une volonté de fuir, de **quitter définitivement le stigmaté du quartier**.

Je nomme ces jeunes de Moncey-Voltaire qui ne sont plus adolescents et tentent de décohabiter, les Grands.

Les Grands sont des jeunes femmes et des jeunes hommes de plus de 22 ans. C'est la dénomination "Grands" était employée par les Fanfarons, les Rouilleurs Efficaces et les Ambitieux Insaisissables pour identifier les jeunes hommes plus âgés qu'eux, vivants encore ou non sur le quartier. Je garde ici ce terme et je l'élargie aux jeunes femmes. **Les Grands se divisent ensuite en 2 catégories : Les Grands Absents qui ont décohabité** et ont quitté le quartier, et **les Grands Protecteurs, des jeunes hommes qui habitent encore le quartier**.

⁵⁴Cordazzo P., 2018, "Trajectoires résidentielles et professionnelles des jeunes : quand l'accès à l'emploi ne signe pas la décohabitation", *Revue française de sciences sociales*, n°142, pp 167-185

⁵⁵Lagier E., 2012, "Quitter le « quartier » et habiter la « ville ». Parcours résidentiels de jeunes femmes d'origine étrangère", *Agorat débats/jeunesses*, n°61, pp 93 à 104.

LES GRANDS

Les Grands sont des jeunes ayant grandi dans le quartier. Ils ont entre 22 et 30 ans, et ont beaucoup fréquenté la MPT pendant leur pré-adolescence et adolescence.

Ils connaissent les commerçants du quartier, les habitants du quartier.

Les Grands ont une mobilité autonome, se déplacent majoritairement en voiture.

Ils sont visibles surtout assis à la place Bahadourian ou à la place Voltaire, ou à la sortie des boutiques rue Paul Bert.

Les Grands se déclinent en 2 sous-catégories.

PROTECTEURS

Les Grands Protecteurs sont des garçons.

Ils vivent encore dans le foyer où ils ont grandi. La décohabitation est compliquée.

Ils vivent de trafics ou de petits boulots.

Ils sont perçus comme "protégeant" la place Bahadourian.

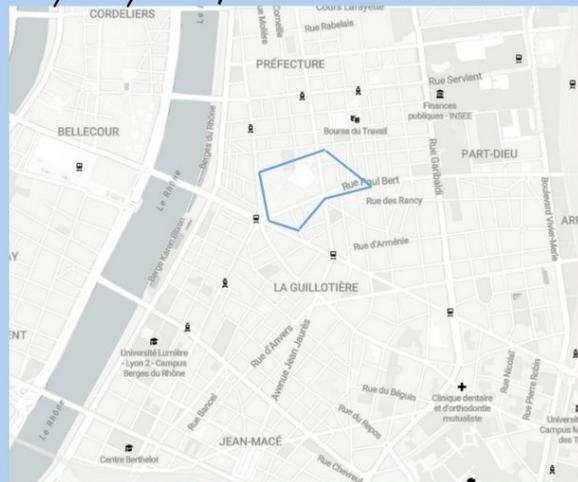
ABSENTS

Les Grands Absents sont des garçons ou des filles qui ont quitté le foyer familial : ils n'habitent plus le quartier mais reviennent pour rendre visite à leur famille, à leurs amis.

Ils habitent dans la Métropole de Lyon, sont mariés, parents, ou en construction d'une vie familiale.

Ils occupent des travaux d'employés ou d'ouvriers.

Pratique du quartier par les Grands Absents/Protecteurs



Pendant leur adolescence, les Grands ont beaucoup fréquenté la MPT.

Extrait du journal d'enquête

25 juillet 2023

Alors que l'on fait le tour de la place pour interviewer des commerçants et des habitués, elle se dirige vers un duo de "grands frères" : Malek et Hamza. Ils ont respectivement 26 et 24 ans. (...) J'en profite pour leur demander s'ils habitent dans le quartier, depuis combien de temps ils sont là. Ils m'indiquent qu'ils ont toujours vécu ici.

"Y'a pas de vie de quartier ici, mais c'est positif et négatif" (H, 26 ans). Je l'interroge sur ce qu'il vient de dire, ce qu'il veut dire par vie de quartier. Il précise qu'il n'y a pas de groupe qui "traîne" qui "zone", que le soir tout le monde rentre chez soi. C'est une bonne chose selon lui, même si ça fait moins d'animation, parce que comme ça, les jeunes ils rentrent chez eux, "ils sont moins tentés à faire des conneries".

(...) Plus jeunes, ils allaient au Centre Social, à l'accueil de loisir. Ils me citent des noms d'animateurs que je ne connais pas, qui ne sont plus là. Ils m'expliquent qu'ils ont été ensuite à la "MJC" (la MPT).

"La MJC elle m'a sauvé la vie" (H, 26 ans). Ils me racontent qu'ils avaient un accès à un local où ils restaient quand ils voulaient, qu'on pouvait même leur ouvrir le dimanche et qu'ainsi, ça leur aurait évité de traîner dehors. (...) En revenant sur ce que le CSB pourrait mettre en place pour eux, qu'il n'y aurait pas que pour les sorties, H me dit "Ah ouais, pour le travail... Mais vraiment, faire des ateliers CV et LM, c'est bon.. On a juste à aller à Saxe, juste à côté, il y a plein d'agence d'interim et en un jour tu as du travail. Si tu veux du travail on sait où le trouver nous ! On a pas besoin de ça."

(...)

Alors que je vais leur dire au revoir, un autre jeune arrive. Hamza et Malek s'exclame "Ah mais Doum, il est actionnaire du Centre Social même ! Il a passé toute sa vie là-bas !". Doum dit que le maire lui a dit la même chose que je dis, que eux aussi ils sont jeunes, et aussi peuvent avoir des revendications, des besoins, que à 23 ans, ils ne sont pas en dehors du public jeunesse. Doum a donc 23 ans. Sara et Aisha (12 ans) m'avaient déjà parlé de lui, elles le présentent comme celui qui trafique un peu, à demi-mot. Elles l'aiment bien.

La MPT aurait "sauvé" le trio, sous-entendu, qu'en ne restant pas dehors, en étant encadré par des animateurs, ils auraient **évité d'être confronté   la rue**,   ses trafics,   sa violence, ou du moins de limiter cette confrontation. Aujourd'hui, les Grands affirment que c'est des plus jeunes dont les structures jeunesse doivent s'occuper, et que eux, ils n'ont plus besoin de rien.

Le fait de **ne "plus avoir besoin de rien"** se traduit notamment par l'obtention du **permis et de la voiture**. En effet, la majorité acquise, il devient **primordial** de les acquérir, même s'ils habitent en centre-ville et que les transports en commun sont   disposition. Les Rouilleurs Efficaces disent avoir h te de pouvoir passer le permis,

Malek et Hamza quant à eux m'affirment que **les sorties des structures jeunes ne leur servent plus** puisqu'ils peuvent aller où ils veulent désormais et avec qui ils veulent grâce à la voiture. Cette dernière devient un **symbole d'émancipation du lieu stigmatisé**, l'objet d'une fuite possible. Ainsi, une fois la voiture obtenue, la fréquentation à la MPT ou dans les autres structures jeunes devient moins indispensable : ils peuvent sortir de Lyon seul, créer leurs propres sorties.

-Parce que vous, vous prenez souvent les transports en commun ?
A- Tu as la seule permiffée en face ! (rire)
F- Moi mon travail il est pas desservi hein ! (rire)
(...) - Ça vous arrive de sortir de quartier pour boire un verre ?
Ensemble – Ah oui oui !
A – Ca par contre pour sortir, c'est en dehors du quartier.
-Vous sortez où alors ?
T – Partout
A – Partout, là où il y a les nouveaux restos qui sont à tester ! (rire)
(...) Mais des fois tu sais il y a des restos à Vénissieux, Vaulx, Villeurbanne... (...)
F – Moi franchement avec la voiture je bouge de partout. Je vois un resto à Vaulx-en-Velin j'y vais, à Saint Priest j'y vais.
A – Brignais, ou Givors ! Moi je vais à CGR, je vais que là-bas. (...)
-Donc vous vous posez jamais dans le quartier pour boire un café ?
T – Jamais.
A – Ca nous arrive, quand on veut faire des trucs pour l'assos et qu'on veut sortir d'Ados. Parce qu'on est dans le quartier ou quoi. Mais sinon non, on sort d'ici ! Ca nous est arrivé d'aller à Guichard pour boire un verre, c'est quand tu as envie de sortir mais tu as la flemme d'aller loin ! Tu vas à Guichard boire un verre, tu fais l'aller-retour.
T – En vrai c'est dommage parce que dans le quartier il y a des cher bons restau, genre le Lyon-Dakar, mais comme c'est dans le quartier je me dis "j'y vais pas", faut sortir.
F – (...) Nous on se dit, non c'est pas des restau, c'est au quartier !
A – C'est la sortie, tu as pas envie de rester en bas de chez toi.
(Anissa 21 ans, Tyla 23 ans, Farah, 21 ans)

Les Grands Absents ont quitté le quartier mais habitent dans la Métropole Lyonnaise. Ils reviennent parfois rendre visite à leur famille, à leurs amis, et leur quartier de référence se trouve autour de la place Bahadourian.

Les Grands Protecteurs **n'ont pas encore entamé leur décohabitation**. Certains trafiquent autour de la place Bahadourian, et **ce trafic est perçu positivement** par les Rouilleurs Efficaces : c'est grâce à eux que la place est protégée. Certaines mamans du quartier en parlent également en les appelant "*les Grands d'ici*", en

opposition aux trafics qui se déroulent sur la place Péri, qui seraient plus sales, mauvais, et encourageant le stigmaté.

Extrait du journal d'enquête

L'ordinateur portable et les médicaments

Une maman un soir m'interpelle. Nous étions en train de réaliser un atelier sur la place Bahadourian, des jeux en bois. Ce soir-là, une intervenante se fait voler son ordinateur portable. La maman est très remontée, elle en parle à tout le monde, à qui veut bien l'écouter. Elle me dit que c'est un scandale, et sous-entend que ça doit être quelqu'un qui n'est pas du quartier, quelqu'un de la place du Pont (...).

Elle me dit alors que c'est comme avec "les médicaments". "Tu sais, l'histoire-là des médicaments". (...) Il s'agirait d'une bagarre qu'il y a eu l'an passé entre "les grands" du quartier et "les autres". Les autres, ce sont les hommes de la Place du Pont (...). Les "grands" se seraient fait arrêter à la suite de cette bagarre, et "les gens ils savent rien" assure la maman, "ils cherchent pas à comprendre. Faut venir, faut discuter et tu comprends ce qu'il se passe". Les "grands" auraient selon la maman jeté les médicaments que vendent certains hommes de la Place du Pont. Les médicaments sont ici vendus en tant que drogue. (Fantanyl,...). En jetant ces médicaments, les vendeurs auraient donc voulu se battre avec les "grands", donnant lieu à des violences. La maman prend ici la défense des "grands" en affirmant que les gens de l'extérieur "ils savent rien".

-Tu continues à traîner dans le quartier ?

S - Non même pas, maintenant je traîne vers chez moi, place Voltaire. (...) Après il y a des embrouilles entre les grands de la place, et les bledars de la Guill. En mode tous les grands ils veulent virer toutes les personnes de la place. Ceux qui ont pas la nationalité

-Qui veut les virer ?

S - Bah eux, les grands ceux qui traînent à Bahadourian. Je sais pas si tu les connais

Z - Tous les dealers

S - Après il y en a c'est pas des dealers gros..

Z - Presque tous. Ils sont là depuis qu'ils sont nés presque !

-Ils ont quel âge ?

S - Plus de 23/24, plus de 20 ans. C'est des grands

-Et donc eux ils veulent virer..

Z - Les sonacs. Parce qu'ils font trop de la merde !

S - Eux ils aiment trop leur quartier et tout voilà

Z - En fait ça a une mauvaise réputation que à cause d'eux.

(Zaim 17 ans, Sofiane 17 ans)

Les Rouilleurs Efficaces et la maman mettent en avant l'attitude des Grands Protecteurs. Alors qu'eux-mêmes rejettent le stigmaté, ils voient en leurs prédécesseurs **la protection du stigmaté et donc une manière de l'alléger**. La "mauvaise réputation" ne serait "que à cause d'eux". "Eux", ce sont les "autres", ceux

qui ne sont pas d'ici et qui viennent "salir" l'image du quartier. "Les grands" ce sont ceux qui viennent du quartier, et qui même s'ils "dealent", participent à la bonne image de leur lieu de vie.

Une fois encore, la position centrale du quartier dans la ville n'est pas un élément qui construit l'identité et la manière d'habiter des jeunes ayant grandi à Moncey-Voltaire. Ce qui les construit, c'est le stigmate de ce lieu, produisant des manières d'habiter en réactance au stigmate.

En revanche, d'autres jeunes qui n'ont pas grandi dans ce quartier, sont intéressés par la position centrale de Moncey-Voltaire et viennent y habiter seuls et de leur plein gré, **produisant une rupture avec les natifs du quartier.**

3.2.2 - En rupture avec les décohabités

Ainsi, c'est seulement leur majorité passée que les jeunes ayant grandi à Moncey-Voltaire vivent la centralité de leur quartier : ce quartier de centre-ville attire d'autres jeunes. **Cette nouvelle population a le même âge qu'eux, elle étudie ou vient d'être diplômée du supérieur** : ce sont les Arrivants Autonomes.

Les autochtones les voient, mais **ne les fréquentent pas**. Ils considèrent qu'ils ne s'habillent pas comme eux. Ils n'ont pas le même *habitus*, le même *ethos* corporel⁵⁶ et les jeunes ayant grandi dans le quartier les identifient à cela.

-Mais c'est un quartier où il y a plein d'étudiants, est-ce que vous les croisez ?

Z - En face dans mon immeuble, il y en a 2 elles sont plus vieilles, après je sais pas si elles seraient partantes pour venir.

S - Mais après moi j'en vois parfois !

Ah, et ils sont reconnaissable à quoi ?

S - Ils sont nombreux. Ils sont toujours en groupe

N - Ils ont des lunettes.

S - Toi tu fais étudiante un peu.

-(Rire) Qu'est-ce qui fait que je fais étudiante ?

S - Je sais pas, ta robe. Ils ont une façon de s'habiller qui est différente. Les garçons ils sont en mode skatteurs, pantalon ultra large là, ils font du skate là !

(Zaim 17 ans, Sofiane 17 ans, Nael 16 ans)

⁵⁶Les notions d'*habitus* et d'*ethos* en sociologie sont popularisées par Pierre Bourdieu, notamment dans son ouvrage *La Distinction* publié en 1979. Ces notions regroupent le style de vie, les goûts et dégoûts et les habitudes construites en fonction de sa classe sociale, et qui transparaissent sur le corps des individus

LES ARRIVANTS AUTONOMES

Les arrivants autonomes ont entre 18 et 30 ans. Ce sont des jeunes femmes et des jeunes hommes, vivants seuls ou en colocation, étudiant ou étant jeunes travailleurs. Ils sont en études ou diplômés du supérieur. Ils sont issus de classes supérieures ou sont en train d'opérer un transfuge de classe de par leurs études supérieures. Ils ont décidé de vivre dans ce quartier.

Ils ne connaissent pas leurs voisins.

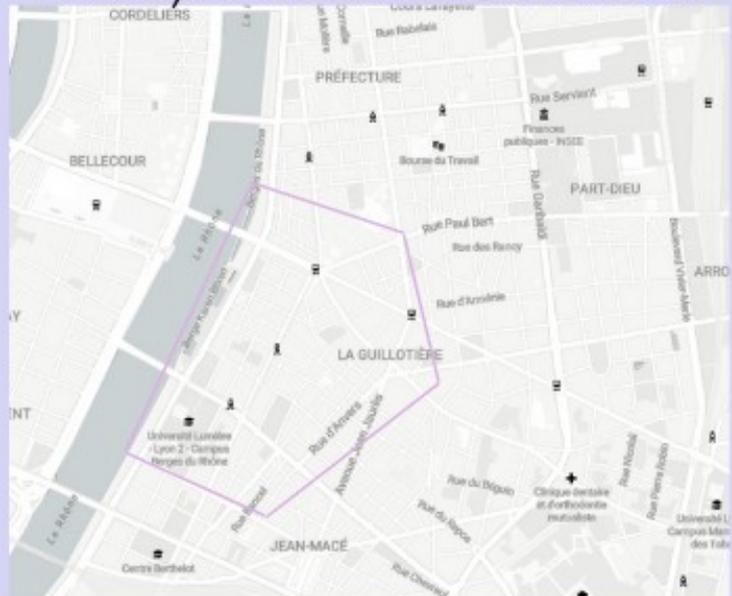
Ils se déplacent à pied, en vélo, et parfois en transport en commun. Ils possèdent une carte TCL.

Les limites de leur quartier sont bien plus étendues que pour les autres portraits types de jeunes : la limite nord du quartier se trouve être la place Bahadourian, et la limite sud les universités de Lyon 3 et Lyon 2. L'ouest est bordé par le Rhône et ses quais et l'est par l'avenue Jean Jaurès.

Ils définissent ce quartier par son dynamisme, par ses commerces, par sa diversité, sa centralité. Ils y restent beaucoup, fréquentent

assidûment les cafés et bar présents au sud du cours Gambetta. Ils sortent du quartier pour aller au théâtre, au cinéma, ou dans des bars-concert, rendre visite à leurs amis dans tous les arrondissements de Lyon

Carte du quartier selon les Arrivants Autonomes



De leur côté, **les Arrivants Autonomes se distinguent également des jeunes ayant grandi dans le quartier.**

- *Est-ce que tu considères que tu fais parti des jeunes du quartier ?*
- En vrai pour moi les vrais jeunes du quartier, c'est les gamins que je vois dans mon hall, parce que sinon c'est des gens que je vois pas vraiment, je sais pas si c'est dans le quartier. Mais heureusement qu'ils ont l'école parce que pendant les vacances scolaires, ils partent en couille, ils sont livrés à eux même. (...) Je vois que des mecs, les filles elles sortent pas, enfin je les vois pas tu vois. (...) Je sais que les grands ils font un peu de prison parce que c'est ce que j'entends. (...) Plus ils grandissent, ils ont pas l'air d'évoluer. Je les vois grandir et ils continuent de venir ici. (...)
(Henri, 26 ans)

- Les jeunes qui habitent ici, ils vont à Part Dieu, ils vont à Bellecour, mais je pense pas qu'ils restent beaucoup dans le quartier. Alors que moi j'ai 26 ans, je gagne de l'argent, donc je peux profiter des trucs cools qu'il y a ici parce que j'ai les moyens quoi. Mais quand tu es au lycée, tu gagnes pas de thunes, qu'est-ce que tu fous à la Guill
quoi ?
(Tom, 26 ans)

Ces deux extraits montrent que malgré que Tom et Henri se définissent comme jeunes, ils ne s'incluent pas dans la catégorie "jeunes du quartier". En racontant à leur manière cette catégorie, **ils les distinguent d'eux-mêmes**. Ils disent d'ailleurs ne pas vraiment les voir.

Tom exprime très bien **ne pas subir le stigmatisme du quartier**, de par le fait qu'il ne soit pas racisé. Les Arrivants Autonomes possèdent ou construisent un capital culturel important, on ne les identifie pas comme "des jeunes de quartiers". Une vraie distinction est alors faite entre eux et les "jeunes du quartiers". Ces deux catégories se trouvent alors très distinctes l'une de l'autre.

- Pour moi j'habite dans le 3 et dans le 7. Je suis à la parfaite limite géographique. Je suis blanc, je suis jeune, je fais des études, j'ai pas d'attaches, comment dire... J'ai pas grandi avec des gens qui m'ont posé des limites dans le quartier (...), je passe complètement à côté de ce vécu-là, je pourrais jamais le vivre et la manière dont je vis le quartier elle est très chanceuse. Je peux profiter de tout ce que le quartier a à offrir et j'ai la chance d'être dans cette place. Tous les aspects vraiment négatifs qui peuvent exister ici ne me concernent pas. Donc en fait j'ai juste de la chance. (...)
(Tom, 26 ans)

Leur manière d’habiter le quartier de Moncey-Voltaire est différente de celle des jeunes autochtones : **ils ont choisi d’emménager ici** et leur quartier est bien plus vaste que celui des Grands, des Rouilleurs Efficaces, des Ambitieuses Insaisissables ou des Fanfarons puisqu’il dépasse le cours Gambetta, **traverse la place Péri, lieu de tous les stigmates pour les autochtones. Les Arrivants Autonomes sont les seuls jeunes du quartier qui traversent ce lieu**, le dépassent, et investissent les lieux de consommation festive au sud du cours Gambetta. “*Pour moi, j’habite dans le 3 et le 7*” affirme Tom, sous-entendu que la frontière des arrondissements est perméable pour lui. En effet, en ne subissant pas le stigmate du quartier, ils n’ont pas besoin d’agir en réactance à celui-ci. N’étant pas identifié comme appartenant au quartier, **ils peuvent se mouvoir dans l’espace et construire un espace de jeu sans se soucier du stigmate.**

Les Arrivants Autonomes ont plus ou moins **conscience de la gentrification** qui s’opère sur le quartier, et peuvent se définir comme participant à cette gentrification.

-Une des raisons pour laquelle j’ai choisi ce quartier, je l’ai pas dit avant, c’est un quartier populaire. Ça se sait, ça se voit. Et moi je suis militant, j’aime ça quoi. Je trouve ça plus vivant, plus agréable, moins froid. A Boulogne, je me sentais un peu à l’étroit, (...) , c’est un ghetto de blancs. (...) Faut se rendre compte d’où on habitait ! (...) Donc je voulais être dans un endroit qui est quand même plus varié. Même si ça se gentrifie à cause de mecs comme moi, mais bon, c’est comme ça. Là-dessus je veux pas dire que je suis mal à l’aise, mais c’est limite une loi physique. Ouais le quartier est hyper bien. C’est quand même un quartier populaire de centre-ville c’est hyper rare, le centre-ville c’est agréable en France, donc on a envie de venir. Petit à petit, c’est un processus lent, (...) c’est la gentrification quoi. Et moi je me retrouve propriétaire ici, alors que c’est un quartier populaire et que je viens pas du tout des couches populaires.
(Gabriel, 29 ans)

Tom, 26 ans, étudiant en science sociales, tient des propos similaires à ceux de Gabriel : il participe en quelque sorte à la gentrification du quartier, mais “*qu’est-ce que je peux y faire ?*”.

Certains Arrivants Autonomes qui envisagent de rester plusieurs années dans le quartier souhaitent **s’investir ou s’investissent déjà pour le quartier**. Gabriel par exemple, est bénévole au Pôle d’Accès au Droit du CSB. Tom quant à lui imagine lors de notre entretien qu’il pourrait apprendre aux jeunes à mixer de la musique.

Tom et Gabriel sont politisés, ils m'en parlent. Ainsi, cette volonté d'investissement peut se traduire comme une manière pour eux de **soulager un privilège et une domination** qu'ils exercent sur la population du quartier.

Les jeunes ayant grandi dans le quartier se retrouvent face à des jeunes qu'ils ne côtoyaient pas jusque là : des jeunes qui ont le temps des études, des jeunes qui sont très diplômés, des jeunes qui ont passé un seuil vers l'âge adulte que eux n'ont pas franchi : la décohabitation.

Les uns comme les autres se retrouvent à vivre côte à côté sans se rencontrer, et sans considérer qu'ils font parti de la même population « jeunesse ». Le pluriel de ce mot prend alors tout son sens : leurs réalités de classes, de race, de genre sont si différentes, leurs manières de vivre le quartier si éloignées, qu'il ne peut y avoir une classe « jeunesse » en soi et pour soi. Les uns agissent en fonction du stigmatisme qu'ils portent, les autres en fonction d'un quartier en centre-ville d'une métropole française.

Les jeunesses de Moncey-Voltaire peuvent se diviser en 6 catégories :

- Les Fanfarons qui regroupent de jeunes préadolescents, filles comme garçons, majoritairement issus de CSP-, fiers de leur quartier, jouant avec le stigmate de ce dernier.
- Les Rouilleurs Efficaces et les Ambitieuses Insaisissables, adolescents et jeunes adultes qui tentent de se distinguer d'une part par la masculinité, d'autre part par la scolarité. Ils sont issus de CSP - et habitent le quartier depuis longtemps.
- Les jeunes adolescents et jeunes adultes ayant grandi dans le quartier, issus de CSP+, invisibles dans cette enquête.
- Les Grands Protecteurs ou Absents, de jeunes adultes issus de CSP-, ayant grandi dans le quartier et qui tentent de s'en extraire ou de jouer un rôle de gardien de l'identité du quartier.
- Les Arrivants Autonomes, jeunes adultes arrivants sur le quartier pour leurs études ou le travail, qui n'en subissent pas le stigmate et peuvent jouer avec la centralité de Moncey-Voltaire.

Seuls les Arrivants Autonomes peuvent agir et se déplacer sans se soucier du stigmate. Les autres catégories agissent en réactance à celui-ci. Au stigmate du quartier se superpose alors le stigmate de leur classe et de leur genre. Les jeunes ayant grandi à Moncey-Voltaire vivent la gentrification de leur quartier sans la nommer, en vivant en son sein mais en ne s'y confondant pas.

partie 4

PRÉCONISATIONS

Le Centre Social Bonnefoi œuvre pour ses habitants. Il est donc nécessaire que ses administrateurs et ses salariés puissent s'emparer de cette étude sociologique pour mener les actions du Centre de façon cohérente.

Cette dernière partie, en reprenant les éléments d'analyse du diagnostic, s'attelle à présenter des préconisations quant à actions futures. Cette dernière partie ne relève donc plus de la sociologie fondamentale, mais transforme des constats sociologiques en besoins et objectifs d'action.

4.1 - Reconnaître le stigmaté en se (re)connaissant

Comme nous avons pu le voir précédemment, les jeunes vivent dans un quartier stigmatisé, ce qui les pousse à établir des stratégies pour ne plus le subir : jouer avec la déviance pour se réapproprier le stigmaté, retourner le stigmaté vers d'autres populations du quartier pour alléger son poids, ou quitter le quartier pour tenter de quitter le stigmaté. Or, le rôle du Centre Social Bonnefoi ici est d'apprendre aux jeunes à composer avec ce stigmaté en leur permettant de le reconnaître, de le comprendre, et de déconstruire les effets que ce stigmaté a sur eux afin à terme, de jouer avec le stigmaté.

4.1.1 - Connaître son quartier, sa ville

Nous avons pu le voir, les jeunes ayant grandi dans le quartier ont une connaissance accrue des rumeurs, des "embrouilles" qui se déroulent en son sein, mais n'ont pas de connaissance sur l'historicité de leur quartier, sur ce qu'il

représentait à différentes époques. Par ailleurs, il en est de même pour la ville de Lyon et de la Métropole de Lyon dans sa globalité.

Ainsi, en permettant aux jeunes ayant grandi sur le quartier d'en apprendre davantage sur leur lieu de vie, le Centre Social leur permet de sortir des rumeurs, de faire un pas de côté des actualités médiatiques "chaudes", et de donner des moyens de compréhension de la particularité de ce quartier.

De la même manière, apprendre à connaître le quartier, la ville de Lyon aux jeunes arrivants sur le quartier, permet d'inclure ceux-ci dans la vie de quartier et de sortir de la consommation superficielle du lieu.

4.1.2 - Sociologiser son identité

En continuité avec la connaissance du quartier, la connaissance de son identité est également un axe d'action avec les jeunes. Ici, nous entendons le fait de parler d'identité, de soi de façon sociologique et non psychologique : d'où je viens, de quelle famille, de quel lieu, comment je me suis socialisé, qu'est-ce que la violence symbolique, est-ce que je la ressens ? Pourquoi est-ce que je pense ce que je pense ?

Apprendre aux jeunes la sociologie, c'est leur permettre de déconstruire les stéréotypes qu'ils posent sur le monde et sur eux-mêmes. C'est permettre également de ne plus parler de "tolérance" envers les minorités, mais de parler de "normes", de déviance de ces dites normes. C'est permettre de ne plus être dans une approche moralisatrice et descendante, mais de les faire réfléchir sur le monde qui les entoure, sur comment la société se forme et se transforme.

4.2 - Déjouer le jeu scolaire

L'école reproduit les inégalités sociales⁵⁷, et les inégalités scolaires ne sont que l'écume de ses dernières. Cette réalité sociologique n'est plus à démontrer et elle peine à évoluer. Le quartier Moncey-Voltaire ne fait pas exception. Composé à ¼ de foyers vivant sous le seuil de pauvreté, la majorité des jeunes y ayant grandi ne vont

⁵⁷Bourdieu P., Passeron J-C, 1964, *Les Héritiers*, Les Editions de Minuit

pas en lycée général. Un seul des jeunes que j'ai rencontré, Paco, rentrait en 2nd Général. C'était le premier de sa famille à accéder à ce niveau d'étude.

-Et tu connais personne qui a été en lycée général ?

-Sisi !

-Et en études sup ?

-Ah non... (...) Soit je connais pas, mais aussi la plupart des gens que je connais ils sont déscolarisés. (...) Et il y a plein de gens qui vont en CAP, en pro ou en techno comme moi. Il y en a qui vont en général mais ils savent pas ce qu'ils vont faire après. Mais de mon école, c'est pas des gens qui étaient de la Guillotière. C'est soit la préfecture, soit plus loin...

-Et c'est eux qui vont en lycée général ?

-Ouais, la plupart d'entre eux. Et c'est vraiment une vraie remarque hein, c'est pas pour dire les gens du quartier ils sont tous con, mais c'est une vraie remarque.

(Lou, 17 ans)

Alors que le quartier se compose également de jeunes étudiants du supérieur, les jeunes qui y résident depuis l'enfance se retrouvent en vieillissant, confrontés à leur immobilité sociale.

Or, si l'école reproduit les inégalités sociales, c'est parce que la seule culture scolaire ne suffit pas⁵⁸. La réussite scolaire demande ce "plus" qu'est la culture légitime, cette dernière étant un attribut des classes supérieures.

C'est ici que le Centre Social peut agir. En permettant aux jeunes d'apprendre à s'informer, à décrypter la quantité d'informations reçues chaque jour, à l'analyser, à mêler les différentes sources, il permet de s'emparer des actualités, de leur donner du relief. Il est important ici de lier l'actualité à l'Histoire, et de se servir de leurs connaissances acquises à l'école, pour qu'ils puissent faire le lien entre la culture scolaire et la culture générale. Il sera ensuite aux jeunes, de décider sur quelles thématiques plus spécifiques ils ont envie de discuter en profondeur, et à l'animateur de les guider pour obtenir les clefs de compréhension.

Ici, il ne s'agit pas de mettre en exergue le lycée général et les études supérieures, mais de laisser un espace où des jeunes qui se dirigent en filières professionnalisantes, pourront continuer de travailler leur esprit critique et d'ouvrir des portes.

⁵⁸Bourdieu P., Passeron J-C., 1964, op.cit

4.3 - Un Centre pour grandir

4.3.1 - Ouvrir des portes – Transversalité

En suivant la théorie de Lahire sur les socialisations plurielles⁵⁹, le Centre Social peut devenir un lieu et un agent de socialisation, permettant d'ouvrir de nouvelles portes. Ouvrir le champ des possibles, c'est tenter de s'extraire du déterminisme qui génère de nombreuses violences symboliques (de classes, de genre, de race) ou du moins de se l'approprier. On reconnaît ici le pouvoir qu'a les acteurs à choisir par la suite parmi leurs différents répertoires pour puiser les ressources nécessaires face à une situation donnée.

L'analyse de l'actualité, la réflexion autour de l'identité et de l'environnement sont déjà des façons d'ouvrir des portes, de proposer une socialisation différenciée, mais il s'agit ensuite de la mettre en pratique. Ainsi, il s'agira pour le Centre de décroisonner les jeunes, et leurs permettre de construire à leur tour des ateliers pour et avec d'autres usagers du Centre Social (ASL, Evènement culturel)

4.3.2 - Aider à l'impulsion

Nous avons pu le voir, les possibilités de décohabitations pour les jeunes ayant grandi sur le quartier sont minces : la décohabitation ne pourra se faire qu'en fonction du type d'études ou de travail choisi.

Le rôle du CSB n'est pas ici de considérer que la décohabitation doit se réaliser au plus tôt, ni qu'elle doit se réaliser par ailleurs, mais de permettre aux jeunes un niveau d'autonomisation suffisant, leur facilitant une possible décohabitation.

Des jeunes ont par exemple émis la volonté de passer leur permis de conduire. Des aides financières pour passer le permis existent à l'échelle de la région Auvergne-Rhône-Alpes, soumises à une obligation d'heures de bénévolat effectuées. Le CSB peut ici être lieu d'accueil de ces heures de bénévolat.

⁵⁹Lahire B., 1998, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan

Dans le même sens, il peut mettre en place et/ou accueillir des chantiers jeunes, en lien avec d'autres structures du territoire (Acolea, bailleurs sociaux) permettant aux jeunes d'autonomiser financièrement des sorties qu'ils souhaiteront organiser.

Bibliographie

Amsellem-Mainguy Y., 2016, "L'accès à l'âge adulte pour les jeunes en France", *Informations sociales*, n°195, pp 9-13

Authier J-Y, Bacqué M-H., Guérin-Pace F., 2007, *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte

Authier J-Y., Lehman-Frish S., 2012, "Il était une fois... Des enfants dans des quartiers gentrifiés à Paris et à San Francisco", *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n°195, pp 58-73

Balouzat B., Geymond J., Bertrand P., 2019, "Quartiers de Lyon : de profondes mutations en 30 ans, avec une forte dynamique à l'est", *Insee Analyse Aura*, n°83

Battegay A., 2003, « Les recompositions d'une centralité commerçante immigrée : la Place du Pont à Lyon », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 19 – n°2, pp 9-22

Bouillon F., Fresia M., Tallio V., 2005, *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*, Centre d'études africaines, EHESS

Bourdieu P., 1992, Entretien avec Métaillé A-M (1984) repris in *Questions de sociologie*, Edition de Minuit

Bourdieu P., Passeron J-C, 1964, *Les Héritiers*, Édition de Minuit

Bourdieu P., Passeron J-C., 1970, *La Reproduction*, Édition de Minuit

Cardelli R., 2021, "Les déplacements des femmes dans l'espace public : ressources et stratégies", *Dynamiques Régionales*, N°12, pp 102-121

Clair I, 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Armand Colin

Connell R., 2014, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie* (1995), Éditions Amsterdam

Dietrich-Ragon P., 2021, "Les étudiants des catégories populaires face à la décohabitation familiale. Recherche de logement et perception de sa place dans la société", *Terrains et travaux*, n°38, pp 121-146

Cordazzo P., 2018, "Trajectoires résidentielles et professionnelles des jeunes : quand l'accès à l'emploi ne signe pas la décohabitation", *Revue française de sciences sociales*, n°142, pp 167-185

Eigle L, Vassaux D, Desjonqueres T. (dir), 2023, "Étude sur les publics en grande précarité dans le secteur Gabriel Péri", *Ville de Lyon - Pluricité*

Goffman E., 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps* (1963), Editions de Minuit

Groupe "Genre et classes populaires", 2018, "La production quotidienne du genre en milieu populaire", *Genèses*, n°111

- Jounin N., 2008, *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, La Découverte
- Lagier E., 2012, "Quitter le « quartier » et habiter la « ville ». Parcours résidentiels de jeunes femmes d'origine étrangère", *Agora débats/jeunesses*, n°61, pp 93 à 104
- Lahire B., 1998, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan
- Lapeyronnie D., 2008, *Ghetto urbain, Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Robert Laffont
- Lüdtke A (dir)., 1994, *Histoire du quotidien*, Edition de la Maison des sciences de l'homme
- M2 Marges, 2022-2023, "Être jeune et habiter le quartier Péri : parcours, centres d'intérêts, perceptions du quartier", *Université Jean Moulin Lyon 3*
- Michelot C., 2002, "Lewin Kurt (1890-1947)", *Vocabulaire de psychosociologie*, Erès, pp 505 - 517
- Olympio N. et Germain V., 2020 « La démocratisation des parcours étudiants à l'aune de l'autonomie résidentielle et du type d'études », *Formation emploi*, n°152, 7-27
- Oppenchain N., 2016, *Adolescents de cité. L'épreuve de la mobilité.*, Presses universitaires François Rabelais
- Oualhaci A., 2023, "Quand des "jeunes de quartier" performent le genre au croisement des rapports sociaux : des masculinités différenciées par la boxe thaïe", *De facto Migrations*, n°34
- Rouyer V., Meyaa Y. et Le Blanc A., 2014, "Socialisation de genre et construction des identités sexuées. Contextes sociétal et scientifique, acquis de la recherche et implications pratiques", *Revue Française de Pédagogie*, n°187 pp 97-137
- Soulé B., 2007, "Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales", *Recherches qualitatives*, n°27, pp 127 – 140
- Van der Maren J-M., 2014, "Chapitre 5. Les stratégies de la recherche-action", *La recherche appliquée pour les professionnels, De Boeck Supérieur*, pp 121-144
- Vigarelo G. (dir), 2011, "Virilité ouvrière" by Pigenet M., *Histoire de la virilité. Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle*, Seuil, pp. 203-240